TOKYO
HONG KONG
PHNOM PENH
KUALA LUMPUR
JAKARTA - SYDNEY

ASIA

SÉOUL
BANGKOK
TAIPEI - HANOI
HÔ-CHI-MINH-VILLE
SINGAPOUR - PORT VILA

N°8 Février 2009

ÉDITORIAL

ASIA est un journal scolaire francophone, entièrement rédigé par les élèves de treize lycées français de la zone Asie-Pacifique. Depuis sa création en mai 2006, ASIA a publié les articles individuels ou collectifs de plus de 300 élèves. Gratuits, les numéros sont téléchargeables sur le site www.aefe-asie.net, site régional de l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger qui soutient ce journal. Les articles traitent de sujets en rapport avec les pays où vivent les élèves. Les trois axes qui animent les jeunes rédacteurs sont la solidarité, la culture et le développement durable. Des enseignants, essentiellement d'histoire-géographie mais aussi de SES, de lettres et des documentalistes, encadrent bénévolement des collégiens et des lycéens, tous volontaires.

Pour la deuxième année, ASIA participe à la Semaine de la Presse et des Médias à l'Ecole, sous l'égide du CLEMI (Centre de Liaison de l'Enseignement et des Médias d'information). A cette occasion, une nouvelle édition du prix Léon Werth récompensera les meilleurs articles de nos élèves-journalistes. Cette année, ce sont les lecteurs des lycées d'Asie-Pacifique qui pourront voter. Enfin, de par le monde, ASIA encourage tous ceux qui veulent créer un journal scolaire sur le modèle de l'exemplaire que vous êtes en train de lire.

Les élèves et les enseignants d'ASIA vous souhaitent une bonne découverte de leur journal et vous donnent rendez-vous sur le site www.aefe-asie.net pour découvrir d'autres articles et interviews en ligne.

A bientôt !

Avec le soutien de l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger.
www.aefe.fr

65 élèves ont participé au numéro 8 d'ASIA. Figurent ici les noms des enseignants coordinateurs des rédactions d'ASIA en Asie-Pacifique. **Lycée franco-japonais de Tokyo** : Matthieu Séguéla. **Lycée international français de Jakarta** : Philippe Rigaux. **Ecole française Colette d'Hô-Chi-Minh-ville** : Sophian Bouchoucha. **Lycée français international Victor Segalen de Hong-Kong** : François Drémeaux et Franck Lefèvre. **Lycée français de Singapour** : Caroline Chomienne. **Lycée international français de Bangkok** : Bruno Goubily. **Lycée français de Kuala Lumpur** : Jean-Christophe Durandeau. **Lycée français de Séoul** : Nicolas Deroo. **Lycée Descartes de Phnom Penh** : Cyril Ferron et Betty Mouth. **Section française de l'European school of Taipei** : Nicolas Pagnier. **Lycée français Alexandre Yersin d'Hanoi** : Philippe Lebadezet. **Lycée Condorcet de Sydney** : Ollivier Cicero. **Lycée français de Port Vila** : Charles Edouard Saint Guilhem.

Maquettistes et coordinateurs : F. Drémeaux, P. Perez, M. Séguéla.
Directeur de publication : M. Séguéla - asia@lfjt.or.jp

« LE DIT D'ASIE »

« Le dit d'Asie » est une série d'entretiens avec des personnalités évoquant leurs souvenirs d'étudiant ainsi que leur relation personnelle et professionnelle au Japon et à l'Asie. Les interviews sont réalisées par des élèves du Lycée franco-japonais de Tokyo. L'expression « Le dit de … » est propre à l'Extrême-Orient et rappelle « Le dit du Genji » (*Genji monogatari*, chef d'œuvre de la littérature japonaise du X^{e} siècle) et « Le dit de Tianyi » (grand ouvrage contemporain de François Cheng, écrivain d'origine chinoise et Académicien français).

Les premières personnalités du « Dit d'Asie » sont : Nicolas Vanier, Jack Lang, Jean-Pierre Chevènement et Claude Perdriel.

Kanji de Kyô, l'éducation (calligraphie japonaise de Ken Kopff)

Sommaire

L'Éducation au développement durable
- Le Dit de Nicolas Vanier - L'École agit !.....p. 2-3
- L'écologie à Suntec City (Singapour) et Bintan.....p. 4
- L'atelier scientifique - Ferme durable à Hong Kong.....p. 5
- Le séisme du 21 septembre 1999 à Taïwan.....p. 6-7
- Shangan et le typhon Toraji : une renaissance.....p. 8
- Séoul à la conquête d'une renommée mondiale.....p. 9-10
- Le kimchi : essayez-le avant de l'aimer.....p. 11

L'Éducation en Asie-Pacifique
- Le Dit de Jack Lang et de Jean-Pierre Chevènement.....p. 12-13
- Témoignages d'élèves français en lycées chinois.....p. 14-15
- Une école au Vanuatu - La princesse thaïe Galyani.....p. 16-17
- Parcours dans les méandres de l'écriture chinoise.....p. 18-19

ASIA et le monde de la presse
- Le Dit de Claude Perdriel.....p. 20
- Le lancement d'un journal francophone au Vanuatu.....p. 21

Arts et cultures en Asie-Pacifique
- Arts du Vanuatu - Les robes missions .....p. 22-23
- Voyage dans le temps chez les Baduys.....p. 24-25
- Le festival des éléphants - Le Petit 5ème : écrire pour aider .....p. 26
- L'émergence discrète du Bokator.....p. 27
- Architecture traditionnelle et tourisme en Malaisie.....p. 28
- Port-Botany, le port à conteneurs de Sydney.....p. 29
- Hanoï, à fond la caisse - la mosquée masquée.....p. 30
- Michel Verrot, un contemporain du passé.....p. 31-32

Ce journal est imprimé sur du papier qui provient de forêts durablement gérées (certification PEFC) et utilise de l'encre biologique.

« LE DIT DE NICOLAS VANIER »

M. Nicolas Vanier, explorateur du Grand Nord, écrivain et cinéaste, a répondu aux questions de trois élèves du journal *ASIA*. L'entretien s'est déroulé au Lycée franco-japonais de Tokyo, le 11 novembre 2008. L'intégralité de l'interview peut être lue sur www.aefe-asie.net (rubrique *ASIA*). En voici quelques extraits :

***ASIA* - Elève, vous étiez déjà passionné par les pays du Grand Nord. Vos études ont-elles nourri cette passion ou vous sont-elles apparues comme un « frein » à vos rêves ?**

Nicolas Vanier - *Je cherche depuis longtemps à savoir d'où me vient cette passion pour ces pays là, ces espaces de neige. Dès que j'ai commencé à savoir lire, je me suis intéressé aux livres qui parlaient du Grand Nord, des Inuits, des Indiens. J'avais ces rêves que je ne partageai avec aucun des enfants qui étaient dans ma classe. Mes rêves me paraissaient très spéciaux, un peu extraordinaires. Mes copains rêvaient d'être footballeurs, d'être ceci, cela … Pas d'aller traverser la Sibérie en traîneau à chiens ! J'ai un souvenir de l'école où j'étais en fait assez malheureux par rapport à cette passion parce que je pensais qu'elle n'était pas réalisable. C'est pourquoi, à chaque fois que j'ai la chance de rencontrer des jeunes, je leur dis : « Si vous avez des rêves aussi incroyables et ambitieux soient-ils, que ce soit des rêves professionnels, des rêves culturels, des rêves sportifs ..., surtout il faut y croire. Il ne faut pas refréner son rêve.» L'important, c'est d'avoir une passion. Je pense que c'est le moteur de la vie. Parce que s'il y a bien une chose qui est merveilleuse à vos âges, c'est que tout est possible. Tout !*

Quel regard vos parents portaient-ils sur votre passion singulière pour ces grands horizons ?

J'ai eu la chance que mes parents n'aient jamais cherché à freiner mes rêves. Ils m'ont dit que c'était important d'avoir un cheminement parallèle et de mettre en œuvre tout ce qui était possible pour réaliser ce rêve. Parfois, étant jeune, j'avais l'impression qu'il fallait que j'envoie tout balader et que je parte. Mais j'ai eu aussi la chance d'avoir des parents qui m'ont imposé de poursuivre des études afin d'avoir un « bagage minimum ». Je pense que ça m'a ouvert l'esprit. Il y a un certain nombre de matières qui, même si elles ne m'ont pas été utiles pour traverser les grandes étendues sauvages en traîneau, m'ont permis de monter tous mes projets avec sérieux. Donc, je ne considère pas que le temps passé à faire des études ait été une perte de temps. Bien au contraire !

Quel a été votre premier voyage dans le Grand Nord ?

Le tout premier, j'avais 16 ans. C'était en Laponie, en Finlande. Parce que c'était le Nord le plus proche de la France. Le moins cher surtout car à l'époque je n'avais pas un sou. Je suis parti en train, avec un sac à dos et je suis descendu à une des toutes dernières gares qui s'appelait « Kiorin ». Presque située sur le cercle polaire. De là, je suis parti dans les grands espaces, les hauts plateaux lapons à la rencontre des éleveurs de rennes. C'était ma première « rencontre » avec des peuples qui vivaient dans le Nord. Je suis revenu encore plus motivé, avec encore plus l'envie de repartir. Depuis ce voyage, je n'ai jamais cessé de repartir. Indéfiniment. (…)

Nicolas Vanier, « le voyageur du froid » (© Nicolas Vanier)

Les Japonais sont souvent présentés comme un peuple proche de la nature. Que pensez-vous de cette opinion ?

Je ne suis pas un grand connaisseur du Japon. J'y suis venu la première fois, il y a deux ans, pour la présentation de mon film « Le dernier trappeur ». J'ai été plutôt agréablement surpris par ce pays. J'avais une image stéréotypée qui faisait que je ne m'y serais pas rendu s'il n'y avait pas eu cette promotion. J'ai découvert un pays que j'ai trouvé très agréable, très propre, avec des gens très conviviaux. C'est un pays où, lorsqu'on arrive, on se sent bien ! Ce qui m'apparaît comme profondément ancré dans la culture japonaise, c'est le respect pour toute forme de vie, animale ou végétale. Les Japonais font partie de ces peuples qui, par rapport à leur passé, ont encore une relation à la nature très forte. Le Japon étant un pays industrialisé, se pose bien évidemment la question environnementale. Mais je crois que le Japon, avec d'autres nations et sans doute plus qu'en France, a anticipé la demande, le besoin de produits écologiques. On voit bien l'investissement qui est fait en ce sens dans beaucoup de secteurs industriels, dont celui de l'automobile. C'est très prometteur. (…)

En tant qu'ancien élève et père de famille, pensez-vous que l'école soit le meilleur vecteur de sensibilisation des jeunes au développement durable ?

Comme toujours, quand on parle d'éducation, il y en a deux. Celle que délivrent vos parents et celle que délivre l'école. Il est très important d'avoir, dès le plus jeune âge, une éducation à l'environnement à l'école. J'ai constaté, au travers des nombreuses opérations que j'ai pu faire avec le ministère de l'Education nationale qu'il y a, d'une façon générale, chez les professeurs, une véritable approche de ces notions-là. Un travail a été fait avant même que le développement durable soit, en quelque sorte, une « matière ». Il y a, sans doute, une part de vocation dans l'Education nationale car les enseignants sont des gens qui aiment leurs élèves. Je pense qu'ils sont des précurseurs puisqu'ils se sont rendus compte, un peu plus tôt que le grand public, que cette problématique serait la vôtre demain.

Quand on parle d'environnement, ce sont surtout des problèmes à venir, auxquels vous, vous allez devoir faire face. Je pense que le corps enseignant a pris conscience de toutes ces notions-là et s'est mis à en parler assez tôt.

Vous êtes le parrain du « Grenelle de l'environnement dans l'Éducation nationale ». Vous qui connaissez bien les écoles en France, qu'espérez-vous des élèves des Lycées français de l'étranger dans la mobilisation en faveur de l'environnement ?

Aujourd'hui, la prise de conscience en faveur de l'écologie s'est généralisée. Il y a une vraie volonté, au ministère de l'Education nationale, d'essayer d'élargir les notions environnementales à toutes les matières. Je crois avoir un tout petit peu contribué aussi à cela depuis un ou deux ans. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que j'ai monté cette opération « L'Ecole agit ». Je lui consacre beaucoup de temps et d'énergie. D'ailleurs, j'espère, que vous allez y participer puisqu'on a de nombreuses écoles dans de nombreux pays qui déjà, en 2008, nous ont envoyé des projets et qui y travaillent encore. J'attends de recevoir, cette année, de beaux projets des écoles françaises d'Asie-Pacifique et du monde entier. A vous, les élèves, de nous faire part de vos ambitions, propositions et solutions !

« Pour toute cette génération qui se retrouve aujourd'hui à l'école, pour la faire rêver et pour que nous construisions ensemble un monde réconcilié avec la nature »

Très amicalement

Devant la calligraphie de Kan (le froid), Nicolas Vanier entouré, de gauche à droite, par Emilie Mikura (Tle ES), Matthieu Huber(2nde), Agathe Bollecker(5e) et Matthieu Séguéla *(© ASIA)*

« LE DIT D'ASIE »

Intervieweurs: Agathe Bollecker (5e), Andreas Elledge (3e), Olivier Garin (Tle ES), Matthieu Huber (2nde), Emilie Mikura (Tle ES), Kristina Obame (Tle ES), Clarisse Tistchenko (3e), Masahiko Yoshii (Tle S) et Lynn Yoshimatsu (Tle S).
Calligraphe: Ken Kopff (1ère S)
Réalisation : Fumihiro Asakura (enseignant de japonais), Farid El Khalki (informaticien), Kenji Hashimoto (technicien), Pascal Ritter (enseignant de philosophie), Matthieu Séguéla (enseignant d'histoire-géographie), Aurélie Signoles (documentaliste).
Conception et coordination du *Dit d'Asie*: Matthieu Séguéla
« Le Dit d'Asie » est réalisé avec le soutien du Lycée franco-japonais de Tokyo et du Service culturel de l'Ambassade de France.

« L'ÉCOLE AGIT ! »

L'Ecole Agit ! est un appel à projets en direction des écoles, des collèges et des lycées prêts à s'engager concrètement dans le développement durable.

Nicolas Vanier et Xavier Darcos *(Photo : © Caroline Lucas/MEN)*

En novembre 2007, M. Xavier Darcos, Ministre de l'Éducation nationale a lancé « L'École agit ! Le Grenelle Environnement à l'École », en compagnie de M. Jean Louis Borloo, Ministre d'Etat, Ministre de l'écologie, de l'énergie, du développement durable et de l'aménagement du territoire et de M. Nicolas Vanier, parrain officiel de l'opération.

Cette opération fait converger les conclusions du Grenelle de l'Environnement vers l'éducation au développement durable en œuvre dans les établissements scolaires. Dans cette perspective, le site Internet www.lecoleagit.fr a été construit comme support d'échanges et de mutualisation des bonnes pratiques. Pour l'année scolaire 2007/2008, 284 établissements scolaires ont participé à *L'École agit !* , soit 158 collèges, 110 lycées (dont 21 professionnels) et 28 écoles. 19 projets ont été distingués par le comité national le 19 juin 2008.

Pour l'année scolaire 2008/2009, le dispositif a été reconduit et les dossiers sont à renvoyer avant le **30 mars 2009**. Ecoles et établissements scolaires peuvent construire de nouveaux projets autour des thématiques suivantes :

- **Montagne, Océan, ville ou campagne, préserver les espaces et les territoires**
- **Les écotechnologies au service d'une école qui agit**
- **L'établissement exemplaire**
- **L'École agit pour une santé durable**
- **L'image au service de l'écodéveloppement**
- **L'École agit pour de nouvelles pratiques solidaires**

Cette année, aux côtés de Nicolas Vanier, Claudie Haigneré a accepté de parrainer cette deuxième édition de l'opération.

L'écologie à Suntec City

Le 5 et 6 novembre, au centre d'exposition de Suntec City, quatre élèves de chaque classe de 4ème ont présenté le projet *Bintan* organisé par le Lycée français.

La *National Environment Agency (NEA)* a organisé la présentation des projets « écologiques » de 74 écoles qui ont participé à leur programme. Le Lycée Français de Singapour a été très cordialement invité par le NEA et l'année prochaine, nous espérons participer pleinement à cette manifestation. L'invitée d'honneur, Madame la ministre Amy Khor (ministre de l'environnement et des ressources en eau), a inauguré ce salon avant de faire le tour des différents stands. Elle a rencontré nos élèves qui ont parfaitement su présenter leur « voyage écologique » à Bintan et surtout les leçons qu'ils en ont tirées.

Mme Amy Khor, M. le Proviseur et des élèves présentant le stand

Plantation d'arbres de mangroves pour :

- Compenser le CO2 de notre voyage (et nous avons compensé beaucoup plus : l'équivalent des rejets de CO2 de 50 classes (climatisation + lumière) en fonctionnement pendant 5 mois.
- Favoriser le développement des écosystèmes et la protection de la biodiversité
- Favoriser le développement local : mangrove = plus de crevettes, de poissons, de bois...

Beach Cleaning et mise en place du recyclage :

- ramassage et tri : verre+aluminium/bouteilles en plastique/ autres

Petits gestes quotidiens

- Respect des autres (en particulier en partageant équitablement la nourriture).
- Temps de douche raisonnable afin de ne pas gaspiller l'eau, un bien précieux à Bintan.
- Eteindre les lumières, ventilateurs
- Utiliser raisonnablement le shampoing (l'eau de la douche tombe dans la mer) et l'anti-moustique
- Un repas végétarien : consommer trop de viande n'est pas bon pour la santé et nécessite beaucoup de surface cultivable ce qui entraîne plus de déforestations responsable du réchauffement de la planète.

Ce séjour a été d'un réel intérêt environnemental et nous a permis de mieux nous connaître.

Thibault Barroyer (4ème C)

Notre séjour à Bintan jour par jour

Premier jour : Aujourd'hui, le 21 septembre à huit heures et demi du matin, nous quittons Singapour pour filer vers l'île de Bintan , en Indonésie. Nous passons de nombreuses heures (environ trois heures en tout) dans plusieurs moyens de transport, le bateau et le bus. C'est au *Loola Resort* que nous allons apprendre en nous amusant pendant quatre jours.
Le voyage nous a épuisés. Après un repas frugal, nous nous divisons en quatre groupes et nous faisons des activités pour mieux nous connaître: escalade, parcours aventure, tir à l'arc et pour finir, kayak.

Nous nous retrouvons tous, une fois nos activités finies. Un guide vient nous informer que nous allons planter dans la mangrove. Il nous explique que la mer gagne du terrain sur l'île de Bintan. A chaque fois que la mer revient et se retire, elle érode le littoral. L'île de Bintan devient de plus en plus petite. C'est important d'étendre la mangrove car, elle empêche la mer de gagner du terrain. Une fois les explications faites, les garçons vont chercher des pieux aiguisés en pointe utilisés pour faire les trous. Nous plantons 500 plants d'arbres à mangrove ! C'est épuisant ! A la nuit tombée, nous rentrons à pied à l'hôtel après une heure de marche.

Deuxième jour : Pendant le petit déjeuner, le programme nous est donné: nous allons passer la journée sur un bateau en nous amusant toute la journée ! Enfin, presque : nous plongeons, nageons et nettoyons : après le déjeuner sur le bateau, nous nageons jusqu'à une île très sale où nous ramassons des déchets (dix sacs poubelle entiers). Il y a avait plein de déchets, des bouteilles, des sacs en plastique, des chaussures… Driss a même trouvé un pneu ! Quel dommage pour l'environnement !
Une fois rentrés au Resort, nous plantons 200 arbres pour aider la reforestation de l'île, c'est du sport, il faut faire 150 trous (le personnel du *Resort* avait déjà fait 50 trous) avec des pelles très lourdes. Le soir, le repos est bien mérité après cette journée sportive et écologique.

Troisième jour :

Après le petit déjeuner, nous arrosons nos 200 arbres plantés la veille. Nous allons ensuite faire de la tyrolienne, c'était super ! Il fallait vaincre sa peur ! L'après midi, c'est la course d'orientation. A l'aide d'une carte, on nous demande. Après 45 minutes de marche sous le soleil brûlant équatorial, nous arrivons au point de rendez vous épuisés. Nous échangeons notre carte contre des kayaks et nous nous aventurons dans la mangrove pour regagner la mer. C'est très fatiguant de ramer surtout à contre-courant. Après cette activité très fatigante, nous mangeons tous autour du feu de camp. Quelques élèves font des sketches et les professeurs chantent une chanson drôle.

Quatrième jour : Après avoir grimpé aux cocotiers, tiré à l'arc et pagayé, nous rejoignons l'embarcadère pour prendre le bateau du retour. Nous sommes fatigués mais quand même super heureux du voyage réalisé ensemble. Ca restera un bon souvenir de notre année de 4ème !

Olivia Berdugo (4ème A)

L'atelier scientifique s'invite à l'Institut Pasteur !

Depuis la rentrée 2008, certains élèves de seconde du Lycée français de Hong Kong participent à l'Atelier Scientifique, trois heures par semaine. Cette option regroupe Mathématiques, Biologie et Physique. Il s'agit de mener des recherches pour en savoir plus sur le monde scientifique. Les élèves participent donc à des sorties pédagogiques. Le 19 novembre, ils sont allés à l'Institut Pasteur, qui est jumelé avec l'Université de Hong Kong. C'est le laboratoire où travaille, entre autres, le codécouvreur du virus du SRAS.

Pendant cette visite, les élèves ont pu rencontrer des chercheurs dans leur milieu de travail. Ils ont visité les laboratoires et l'un des élèves a même pu manipuler en milieu stérile. Ils ont également observé des cellules au microscope, et assisté à une projection de la modélisation de l'entrée du virus du SIDA dans la cellule.

Le Dr Bruzzone
(Photographie : N. Lagarde).

Ce laboratoire est l'un des nombreux instituts Pasteur disséminés de par le monde. On y pratique la recherche sur les virus aujourd'hui responsables de maladies infectieuses connues. Pour l'anecdote, c'est à Hong Kong qu'a été découvert en 1894, Yersinia, la bactérie de la peste... par un Français du nom de Yersin ! Et plus récemment, le chercheur Malik Peiris (que les élèves ont invité à venir donner une conférence au lycée français) a co-découvert le virus du SRAS.

Un métier difficile

Grâce à cette rencontre avec ces chercheurs, dont le Dr Roberto Bruzzone, co-directeur de cet Institut, les élèves ont pu se rendre compte du travail dur et éreintant qu'est le travail de scientifique. Ce métier requiert en effet de la patience et de la rigueur : certaines expériences doivent être répétées une dizaine de fois avant d'avoir un résultat concluant, comme nous l'a précisé François Kien, l'un des intervenants. Il faut également une longue formation (un doctorat, 8 ans après le bac).

Une approche concrète de la science ! (Photo : N. Lagarde).

L'atelier scientifique est donc une activité novatrice et le lycée de Hong Kong est l'un des pionniers en ce domaine ; les élèves apprennent ainsi à mieux connaître l'univers du monde scientifique et de la recherche médicale d'aujourd'hui.

Marion Rocourt et Gabrielle Dumont (2nde A)

Une ferme durable... à Hong Kong

Pendant un séjour sur l'île de Lantau, au large de Hong Kong, en lien avec l'éducation au développement durable, les élèves de 2nde A du lycée français Victor Segalen ont participé à de nombreuses activités en faveur de l'environnement.

Nous avons notamment visité une ferme appartenant à Jenny Quinton, fondatrice de l'ONG ArkEden. Elle et ses amis ont adopté un mode de vie entièrement écologique. Ils ont créé une ferme communautaire pour lutter contre l'agrobusiness polluant et la qualité parfois douteuse des produits. Cette ferme est « bio » car il y a peu de transport pour les aliments. Nous avons beaucoup réfléchi aux changements possibles dans notre école pour adopter une alimentation elle aussi issue d'une agriculture durable. Sur ce sujet, David, un professeur britannique d'économie, nous a beaucoup appris.

David, en pleine explication dans la bananeraie (Photo : ASIA).

Nous avons également découvert le compost. C'est un procédé biologique dans lequel on dégrade les matières organiques (déchets organiques) en un nouveau produit semblable à de la terre : le compost. Le compost est fait à partir d'un mélange de matières carbonées. Il a besoin d'air et d'humidité pour se former. Le compost peut ensuite être utilisé comme engrais naturel. Son usage améliore la structure des sols. Dans les jardins, il sert à fertiliser arbres fruitiers et potagers. En fin de compte, le compost est un élément important pour cultiver. C'est un moyen écologique de réutiliser les ordures au lieu de les jeter.

Après une vidéo bouleversante sur l'avenir de la planète, nous en avons conclu qu'il était nécessaire de changer nos habitudes pour sauver notre génération et celles futures. Monica, une écologiste canadienne, nous a fait réfléchir sur des moyens de changer les usages au sein de l'école et d'influencer les élèves dans leurs gestes les plus quotidiens. Nous avons proposé d'installer des panneaux solaires sur le toit de notre école. Nous pensions également commencer un potager entièrement écologique tout en utilisant le procédé du compostage, mais il est impossible de nourrir notre école avec un simple potager !

Nous avons réalisé qu'il n'est pas si difficile d'aider la planète. Jenny ne demandait que des efforts simples et nous avons compris que le développement durable, c'est la vie de tous les jours ! On peut recycler, trier les poubelles, apporter ses sacs au lieu d'utiliser des sacs plastiques, installer des panneaux solaires, éteindre la lumière en sortant, limiter les bains, couper la veille de la TV la nuit… Tous ces petits changements ne changeront pas l'état de la planète immédiatement mais c'est en nous réunissant pour combattre le réchauffement climatique qu'il y aura une différence.

Camille Gros (2nde A)

LES MUSÉES DE TAIZONG

Jeudi 4 et vendredi 5 décembre, les élèves du collège de la section française sont partis en voyage scolaire à Taizhong. Au programme des deux jours : la visite du Musée National des Sciences Naturelles de Taizhong suivie de la découverte du Musée du tremblement de terre 921, à Wufeng.

Musée National des Sciences Naturelles :

Les élèves de la section française de la TES, devant le musée national des sciences naturelles (Photo : Marie Simon)

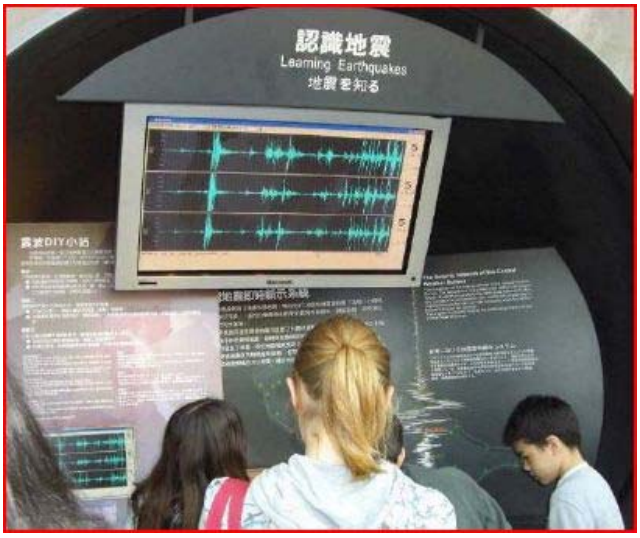
Nous avons commencé par visiter l'exposition sur la vie, de la naissance à la mort, pleine d'informations sur le mécanisme du vieillissement, sur les maladies et finalement sur la momification et toutes les techniques de conservation des corps après la mort, selon les cultures et au cours des temps....Nous avons pu ensuite découvrir et pratiquer toutes sortes d'expériences de Physique, Optique, Mécanique....

De quoi nous aider à comprendre des tas de phénomènes naturels comme les courants marins, les tornades, les illusions d'optique, tout en s'amusant.

Musée du tremblement de terre 921 :

Particulièrement réaliste, une coupe de la Terre exposée au Musée du tremblement de terre (Photographie : Marie Simon)

Le 21 septembre 1999 à 1 h 47 du matin, Taiwan a subi un séisme d'une magnitude 7,6 sur l'échelle de Richter, tremblement de terre dont l'épicentre se situait à Wufeng. C'est le séisme de Chichi (集集大地震), dont le bilan officiel est de 2 416 morts, 11 443 blessés graves. Près de 90 000 maisons ont été sévèrement endommagées, dont la moitié ont été complètement détruites. Parmi ces bâtiments endommagés on trouve une école, le collège de Guangfu [光復國中], qui aujourd'hui est devenue le site du musée du tremblement de terre 921.



L'activité sismique à Taiwan (Photographie : Marie Simon)

Accompagnés depuis Taipei par le Docteur en Géologie, Madame Chen, qui travaille en collaboration avec des chercheurs français, nous avons pu comprendre les phénomènes sismiques, constater par nous-mêmes les dégâts et même ressentir les effets d'un tremblement de terre fictif grâce aux activités interactives proposées.

Sont aussi exposées les techniques de constructions des bâtiments pour les protéger des tremblements de terre. En particulier le système utilisé dans le plus haut building jamais construit à Taipei, *la tour 101*, « l'amortisseur de masse actif », une grosse boule qui bouge pour compenser les mouvements du gratte-ciel. Une visite qui fut très impressionnante.

Les élèves de la section française de la TES, devant la piste d'athlétisme soulevée de 2,5m par le tremblement de terre de 1999. (Photographie : Marie Simon)

Aisling Martin (3ème)

LE MUSÉE DU 21 SEPTEMBRE 1999 : LA MÉMOIRE D'UN DÉSASTRE

Ce lieu unique a été construit suite au séisme du 21 septembre 1999. Bâti après la destruction du collège Kuangfu à Wufeng, dans le district de Taichung, à Taiwan, il fut ouvert au public le 21 septembre 2004, soit cinq ans après le séisme de 1999.

Selon les scientifiques, le séisme était une secousse de magnitude 7,3 sur l'échelle de Richter ; le foyer était le centre de l'île. Il n'y eut aucun mort à l'école, mais sur le reste de l'île, les dégâts furent nombreux et le bilan lourd (plus de deux mille morts ; *cf*. reportage de Taipei). Suite à ce séisme, les autorités commencèrent à prendre des décisions pour la prévention des risques naturels, dont le musée. Il a donc un but éducatif, celui de préparer la population à un désastre naturel, dangereux ou non.

Le musée, une école démolie mais préservée

Le séisme du 21 septembre 1999, à 1 h 47 du matin, frappa violemment Taiwan. Il est l'un des séismes les plus meurtriers de son histoire et a, par conséquent, fragilisé la nature c'est-à-dire facilité des glissements de terrains ou fragilisé des parties vulnérables de l'écosystème qui entraîna d'autres désastres coûteux. La réponse du gouvernement fut donc claire, il fallait maintenant agir, mais comment ?

Le *« squelette » des murs est le principal facteur de la destruction. (Photo : ASIA).*

En essayant de prévenir la population, en la sensibilisant. Le projet d'un musée fut approuvé et la construction a commencé vers la fin de 2000 et fut terminé en 2004. Le musée préserve quelques ruines des anciens édifices de l'école en souvenir du désastre. Les frais de reconstruction du village ont été coûteux et la construction du musée difficile, mais grâce aux donations reçues (la *TVBS Caring for Taiwan Foundation* a versé plus de 150 millions de dollars de Taiwan pour le projet). Le ministère de l'éducation a repris les choses en mains et décida de nommer le projet, « *921 Earthquake Museum of Taiwan* » qui fait maintenant partie des groupes des musées nationaux de la science de la nature de Taiwan.

Sa mission, la prévention

Désormais, sa mission est de promouvoir les mesures de sécurité pour la prévention ou lors d'un séisme, de préserver la mémoire du **21**/**09**/1999 (d'où le nom **921**), de saisir la conscience du public sur l'importance des désastres. Dire pourquoi il est si important de prendre des mesures pour prévenir et comment prévenir. C'est un lieu à la fois éducatif et de recherche pour présenter les différents résultats et différentes caractéristiques des séismes à travers le monde entier.

On y laisse les traces des ruines de l'ancien collège détruit, comme les anciennes classes maintenues par des piliers et colonnes de support. C'est surtout grâce au collège démoli que les ingénieurs et les architectes ont su renforcer les bâtiments en reprenant le même modèle que les édifices japonais. Malheureusement il y a certaines limites, seuls les bâtiments récents ou les plus importants sont les mieux protégés, comme la tour phare de Taipei, « *le 101* », alors que les habitations en bénéficient peu et sont les plus vulnérables. Sans parler du coût qui s'avère très élevé mais qui permet de dépenser moins pour les frais de réparations car les dégâts seront moins importants.

Le terrain du stade s'est soulevé de 2,5m ! (Photographie : ASIA).

Le musée, un espace de découverte

Des simulations de secousses aux expositions d'objets pouvant mesurer l'intensité du séisme en passant par les vestiges de l'ancien collège, on peut tout observer dans le musée du 21 septembre 1999. La simulation étant vraiment originale, puisque celle-ci est immersive, elle procure d'étranges sensations et avec la vidéo projetée en même temps, on comprend la détresse des victimes. Ces méthodes de prévention du musée contre les catastrophes naturelles sont donc bien pensées, les dirigeants invitent les jeunes à venir visiter les expositions. Avoir réalisé ce musée sur un lieu touché par le séisme rajoute à son originalité. Différents types d'expériences présentent de nouvelles techniques visant à limiter les dégâts. Tous les objets sont accessibles au public, ce qui permet de découvrir par soi-même.

Le musée est aussi un lieu qui préserve les traces du séisme. (Photographie : ASIA)

Un lieu de mémoire et de découverte

Ce musée est un lieu commémoratif puisqu'il a permis aux Taiwanais de prendre conscience de ce qu'ils ont subi et des risques futurs encourus. Il a surtout permis de présenter de nouveaux aménagements qui permettront de sauver des vies humaines, tout en sachant que certaines personnes se sont sacrifiées pour permettre de mieux comprendre l'environnement qui les entoure.

Thomas Tan et Niveth Henry (2B)

Les élèves de 2nde B du lycée français sont partis à Taïwan en novembre 2008. L'objectif de ce voyage était de les sensibiliser aux problématiques sur les risques naturels, un chapitre au programme de géographie. Parmi d'autres, *ASIA* a publié deux reportages.

SHANGAN ET LE TYPHON TORAJI : L'HISTOIRE D'UNE RENAISSANCE

Fin juillet 2001, une terrible catastrophe s'abat sur Taiwan. L'île est frappée de plein fouet par un typhon dévastateur, le typhon Toraji. Dans un village situé au centre de l'île, Shangan, le bilan est lourd... Mais le village de Shangan, par une détermination et une force mentale incroyables, a réussi à relever la tête et faire des choses dont la grandeur après le drame est surhumaine et incite tous les hommes à ne jamais s'avouer vaincus !

Le 30 juillet 2001 restera gravé dans toutes les mémoires des habitants de Shangan, qui ont sans doute vécu une des plus terribles journées de leur vie. En effet, leur village est frappé par le typhon Toraji, l'un des typhons les plus dévastateurs que Taiwan n'a jamais connu.
Le fait que ce village taiwanais soit entouré de montagne n'a vraiment pas facilité les choses. Les pluies provoquées par le typhon ont petit à petit effrité la terre de la montagne localisée au dessus de Shangan. Les plantations de bétel situées sur ce flanc de montagne n'accrochant pas la terre, inévitablement, une partie de la montagne s'est effondrée, créant donc un éboulement. Les coulées de boue ont suivi, traînant avec elles d'énormes blocs de pierre. La rivière a multiplié son volume par 10, et passant en dessous du pont du village, ce dernier fut totalement inondé, coupant le village en deux. Les énormes blocs de pierre, pour la plupart de un à deux mètres de diamètre, traînés par la rivière, arrivèrent dans la rue principale, la recouvrant complètement. Ces blocs ont aussi détruit nombre des maisons et d'autres, mieux loties, ont été totalement inondées.

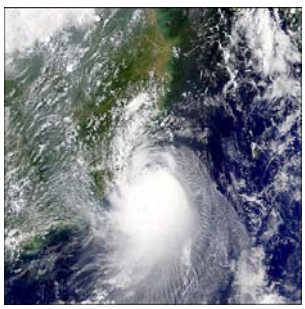


Image satellite du typhon Toraji qui a frappé Taiwan fin juillet 2001. (veimages.gsfc.nasa.gov).

Un bilan terrible.
Le bilan humain fait mal. Ce soir de juillet, 18 personnes ont perdu la vie à Shangan. Cette perte est extrêmement lourde pour un petit village de 1000 habitants. Un énorme bloc de pierre d'environ 4 mètres de diamètre s'est abattu sur la façade d'une maison, faisant 6 victimes. Le bilan matériel est d'autant plus lourd. Les habitations ne s'en sont bien sûr pas tirées sans dommages, et parfois mêmes ont été détruites. Mais les dégâts sont aussi présents dans les cultures des paysans, qui ont été ravagées par la pluie et le vent. L'économie agricole qui faisait vivre le village a été anéantie.

D'une pierre deux coups.
Suite au désarroi provoqué par la catastrophe, une unité de secours est arrivée, et une reconstruction du village s'est vite organisée. On peut aussi parler d'aménagement. Les habitants du village n'ont pas seulement reconstruit les bâtiments tels qu'ils se trouvaient avant le drame. Ils ont rajouté de nouvelles infrastructures ou ont modifié certaines d'entre elles. Une école moderne et fiable a été construite. Le premier aménagement a été la construction du Magpie Bridge (pont de la pie) de 60m de haut et 150 m de long qui a servi a relié les deux parties du village séparées lors de la coulée de rochers. Ils ont réaménagé le lit de la rivière en le murant avec les pierres qu'ils ont enlevées de leur village. Ils ont donc fait d'une pierre deux coups : ils débarrassent leur village des rochers et renforcent le lit de la rivière.

Rue principale du village après le passage du typhon.
(Image provenant du DVD « the comeback of Shangan »).

Des aménagements préventifs sur la rivière.
La rivière elle-même a été aménagée avec par exemple un barrage en peigne, qui consiste en des piliers disposés en large et peu espacés afin d'empêcher les plus gros blocs de pierre de passer et ainsi les empêcher d'arriver jusqu'au village où ils font d'énormes dégâts. Un réseau de caméra a été placé le long de cette même rivière. Les images sont retransmises à un centre de surveillance 24/24h. Des câbles sensoriels ont été dispersés le long de la rivière. C'est un moyen rapide de prévenir la population du village : dès qu'un rocher touche un câble placé au-dessus de la rivière, une alarme se déclenche immédiatement et permet aux villageois de se mettre à l'abri. Le village s'est reconstruit non pas contre la nature mais en harmonie avec celle-ci.

Le barrage en peigne arrête les plus gros rochers. (Photo. : ASIA).

De nouvelles activités pour faire revivre le village.
Maintenant que le village est reconstruit, les villageois doivent assurer sa prospérité. C'est pourquoi ils ont développé plusieurs types de cultures. La première de ces cultures est la culture du raisin, les champignons venant en deuxième position. Mais le village s'est lancé un nouveau défi : le tourisme. Plusieurs petites activités sont présentes. Par exemple, les festivités récompensant les cultures agricoles sont organisées chaque année, elles ont particulièrement de succès auprès des touristes. Le temple attire, surtout lors des cérémonies. Des commerçants ont aussi réussi à trouver leur place dans cette activité touristique, comme ces deux exemples d'un tourisme rural :
- dans le village se trouve une petite auberge où l'on peut manger dans un cadre sympathique des plats traditionnels.
- lorsque l'on traverse le Magpie Bridge on tombe sur un fabriquant de thé ayant ses propres cultures. Ce dernier propose aussi des chambres où les touristes peuvent dormir avec un confort assuré.

Florent Simon et Théo Ilekhbassene (2nde B)

SÉOUL À LA CONQUÊTE D'UNE RENOMMÉE MONDIALE

Séoul, mégapole mondiale, est la capitale de la Corée du Sud depuis 600 ans. Elle a connu une croissance démographique fulgurante à partir de 1953, où elle est passée de 1,5 million à plus de 22 millions d'habitants en 2008. Aujourd'hui près de la moitié de la population coréenne habite la capitale et ses environs.

Après avoir privilégié la construction massive de logements standardisés de type HLM, Séoul aspire maintenant à un renouvellement du paysage urbain, et cela grâce à de nombreux projets tous plus grandioses les uns que les autres.

Les HLM coréens, un horizon uniforme
(Source : *http://www.doc.ic.ac.uk*)

Vers une reconnaissance internationale

Séoul est aujourd'hui une ville prospère. Cependant, elle se heurte à la concurrence tenace d'autres métropoles asiatiques, comme Beijing, Tokyo, Singapour. En effet, la Corée, jadis connue sous le nom de « royaume ermite », est longtemps restée repliée sur elle-même, ne développant pas de commerce international. Les répercussions de ce choix se font encore sentir aujourd'hui : cette ouverture tardive sur le monde l'a empêchée d'acquérir la renommée mondiale de ses voisins. Même si paradoxalement la Corée est un grand exportateur mondial, elle reste relativement peu ouverte sur le monde puisqu'elle accueille un nombre extrêmement faible de résidents étrangers : 0,5% de la population totale.

Aujourd'hui, la Corée se tourne de plus en plus vers l'extérieur et Séoul cherche à être reconnue internationalement en tant que métropole mondiale et ainsi, devenir un pôle d'attraction économique, financier et technologique de premier plan en Asie. Pour cela, il lui manque cependant une image de marque : un emblème que le monde entier lui associera, un symbole qui évoquera les qualités de la capitale coréenne. Séoul met à profit sa nomination en tant que capitale mondiale du design à compter de 2010 pour attirer le regard sur elle. On voit fleurir un peu partout des projets urbains fabuleux pour embellir et réaménager Séoul. L'un des projets proposés a justement l'ambition de devenir l'emblème de la capitale.

Il s'agit d'une tour de 620 mètres de haut qui devrait voir le jour d'ici 2013 à Yongsan, un quartier de Séoul situé au nord du fleuve Han. Cette tour deviendrait ainsi le deuxième plus haut bâtiment au monde, derrière la Burj Dubai, ou tour de Dubaï (actuellement en construction, qui atteindra 830 mètres). La double tour de Yongsan surplombera tous les bâtiments actuels environnants, symbolisant ainsi la puissance montante de la Corée du Sud, de même que son avance technologique. En effet, cette tour au design futuriste serait à l'image de ce pays leader dans le domaine de l'électronique de pointe.

La tour de Yongsan, 620 mètres, futur emblème de Séoul ? Source: http://urbanneighbourhood.wordpress.com

Cependant, Séoul, au delà d'une reconnaissance mondiale, cherche également à améliorer son aspect environnemental ainsi que son attractivité touristique, en s'orientant vers le développement durable.

Un double défi

La construction d'un nouvel hôtel de ville pour Séoul fait aussi partie des entreprises d'embellissement urbain. Celle-ci sera composée d'espaces culturels, de bureaux, de galeries d'expositions ou encore d'un office du tourisme. L'ancienne mairie sera transformée en bibliothèque interactive et sera reliée au bâtiment neuf. Le nouvel édifice sera en accord avec l'environnement : utilisation d'énergie renouvelable comme les panneaux solaires notamment.

Le projet, dont les travaux ont déjà commencé, sera inauguré en septembre 2010.

L'extension futuriste de la mairie de Séoul : au premier plan, le vieux bâtiment de style victorien édifié sous l'occupation japonaise (Source : www.dezeen.com).

Un avenir écologique

Sans perdre de vue ses objectifs de développement économique, Séoul a pris en compte les nécessités environnementales qu'elle requiert pour s'affirmer en tant que pôle et destination internationale et s'offrir un visage, une renommée internationale à travers un ambitieux programme d'embellissement urbain.
Néanmoins, face à une modernité croissante, la Corée saura-t-elle conserver son patrimoine culturel ?

« Han River Renaissance » : un projet ambitieux

En plus du projet concernant la tour de Yongsan, Séoul nous prépare une autre surprise : voilà bientôt un an que se prépare la restructuration des berges du fleuve Han. Ce projet appelé « Han River Renaissance Project » a pour but de remettre à neuf le fleuve et ses rives, gravement mis à mal par la pollution.

Dans les années 50-60 ces berges étaient pleines de monde et les Séoulites se baignaient dans le fleuve. Cela peut paraître maintenant presque irréel, car bien vite le sable blanc a disparu des bords, remplacé par du béton, des autoroutes ont été construites sur des piliers, empêchant la libre circulation des promeneurs sur les bords du fleuve et de nombreux immeubles ont été bâtis. Tous ces bouleversements ont peu à peu fait disparaître la biodiversité des berges. Mais heureusement le projet n'a qu'un mot d'ordre : « restaurer les relations entre les gens, le fleuve et la nature qui avaient été endommagées » et cela par la réfection de tout son écosystème, en d'autres termes 87 % des rives du Han seront changées en parcs écologiques, d'anciennes espèces animales seront également réintroduites.

*Réaménagement futuriste et écologique des rives du fleuve Han (*Source : http://www.korea.net)

L'immense chantier « Han River Renaissance », un des projets phare de Séoul, résume à lui seul les ambitions de la mégalopole séoulite pour acquérir un véritable art de vivre. On envisage une aire de loisirs avec des équipements sportifs et culturels, un développement du trafic-fluvial (taxis-bateaux, restaurants flottants...), l'ensemble composant un site artistiquement développé. Un tel projet a de grandes chances de devenir une attraction ludique très populaire.

En un mot, Séoul a compris l'importance de l'écologie pour améliorer son attractivité. L'aboutissement du projet est prévu en 2030 si tout se passe bien.

Une volonté de séduire

La ville de Séoul met en œuvre divers projets dans l'optique d'améliorer la qualité de vie des Séoulites coréens et étrangers. Elle ne manque pas d'atouts pour atteindre ses objectifs, et s'efforce au maximum de rendre le séjour de ses habitants agréable et facile : pour remédier à la barrière linguistique de nombreux festivals et activités culturelles sont organisés, et les associations et centres d'informations ne manquent pas.

Séoul dispose par ailleurs d'avantages certains : c'est une ville sûre, dotée d'un réseau de transports en commun efficaces et bon marché. De plus, les nombreux aspects agréables, spécifiques à la ville, tels que la quantité impressionnante de restaurants, de multiples lieux de shopping tous plus compétitifs les uns que les autres, une capacité d'accueil hôtelière au standard élevé, une qualité de service excellente et des aménagements sportifs, sont là également pour séduire le touriste de passage à Séoul.

La capitale prévoit également de nombreux autres projets architecturaux, dans l'objectif de remodeler un paysage urbain peu harmonisé. De grandes tours au design moderne constituées de centres commerciaux, de zones de loisirs (cinémas, restaurants), d'hôtels, d'appartements et de bureaux sont prévues pour les années à venir.

Tout cela témoigne d'une volonté de la part des autorités coréennes de faire de leur pays un grand pôle d'attraction. Cependant, de grandes campagnes publicitaires internationales font encore défaut à la capitale.

Mathilde Gruchet, Camille Laut, Doris Riou, Alice Muller, Antonia d'Origny (2nde)

LE KIMCHI : ESSAYEZ-LE AVANT DE L'AIMER !

Qu'est-ce que le *kimchi* ?

Le *kimchi* est un mets traditionnel coréen composé de piments et de légumes fermentés.

L'origine du mot *kimchi* signifie *légume macéré* ou *submergé*. Il s'agit d'un des aliments les plus importants en Corée. Le fameux *kimchi* accompagne la majorité des plats coréens.

Kimchi après fermentation

Pourquoi le kimchi ?

L'hiver est long en Corée. Les Coréens n'avaient pas de récoltes en hiver alors ils devaient faire du *kimchi*. Avant que le froid n'arrive, ils récoltaient des choux, puis faisaient le *kim jaein* fin octobre, le laissaient fermenter dans des pots en terre cuite appelés *on gi*. Les Coréens mangeaient le *kimchi* à partir de *ib don* (début de l'hiver), jusqu'à *ib choon* (début du printemps).

Son histoire

Si on ne connaît pas la date précise de l'apparition du *kimchi*, on estime que sa recette a été mise au point, perfectionnée entre 992 et 152 avant notre ère. L'appellation « *kimchi* », modifiée plusieurs fois avant de prendre sa forme d'aujourd'hui, en rend bien compte : *ji, chimché* (qui veut dire végétaux mouillés), *dimché, timché, Jimchi*, puis l'actuel *kimchi*.
Les premiers *kimchi* étaient faits avec des choux et de l'eau salée. À partir du XIIe siècle, on a commencé à ajouter des épices, puis au XVIIe siècle, des piments sont ajoutés à la recette.

Le *kimchi*, un aliment sain

En mangeant du *kimchi*, on consomme 80% des vitamines dont on a besoin chaque jour. Le *kimchi* est riche en calcium et n'a guère de calories. Alors, on ne grossit pas. La capsaïcine, qui est produit par le goût piquant du kimchi, empêche l'accumulation des graisses dans l'organisme. Le *kimchi* empêche aussi la formation des cellules cancéreuses. Des lactobacilles, qui sont indispensables à la digestion, sont présents dans le *kimchi*, comme dans tous les aliments fermentés.

Les principaux types de *kimchi*

- Le *béchu kimchi* : *kimchi* le plus répandu aujourd'hui à base de choux et de piments.
- Le *baek kimchi* : *kimchi* blanc sans piments.
- Le *don chi mi* : *kimchi* blanc fermenté dans l'eau.
- Le g*ac doo gi* : *kimchi* au radis.

Au sud de la Corée, le *kimchi* est plus salé qu'au nord parce qu'on y met traditionnellement plus de *séou jeot* (saumure de jeunes crevettes fermentées).

Baek kimchi et don chi mi, des kimchi sans piment, très blancs.

Cac doo gi et séoo jeot. Le séoo jeot est un ingrédient essentiel à la fermentation du gim jaein (photos : Chaeyeon Park).

Faites-le à la maison !

Pour faire du kimchi, il faut préparer :
- des choux
- du sel
- du *gochu galoo*, poudre de piment
- de la saumure de crevettes, *séoo jeot*
- de l'eau

1. Laver les choux et les déchirer en morceaux.
2. Préparer de l'eau salée (85% d'eau et 15% de sel).
3. Verser l'eau salée sur les choux et mettre un peu de sel dessus.
4. Attendre 4 heures puis retourner les choux et attendre encore 4 heures, pour que les deux côtés des choux soient mouillés.
5. Mettre à égoutter les choux pendant 10 minutes.
6. Mélanger le *gochu galoo*, poudre de piment, avec le *séoo jut*, jus de crevettes.
7. Dans un bol, mettre les morceaux de choux et les recouvrir complètement du mélange de *gochu galoo* et de *séoo jut*.
8. Laisser fermenter les choux dans un pot à tempér ature ambiante de à 5~10 degrés pour avoir le meilleur goût.

Quelques informations utiles

L'institut coréen de recherche aérospatiale a créé un *kimchi* de l'espace pour les astronautes coréens (photo. à gauche).

Un Coréen vivant en Corée mange plus de dix huit kilogrammes de *kimchi* chaque année, en moyenne. En Corée, on vend des réfrigérateurs à *kimchi* pour fermenter le kimchi même en été, quand il fait chaud. Ils conservent une température constante. Le réfrigérateur s'appelle un *Dimchae*, tout comme l'origine du mot *kimchi*.

Réfrigérateur à kimchi. Il remplace les pots traditionnels en céramique.

Le *kimchi* a été désigné un des aliments les plus sains du monde, il a rejoint à ce titre le yaourt grec et l'huile d'olive notamment sur la table de la bonne santé.

Chaeyeon Park (4ème)

« LE DIT DE JACK LANG »

M. Jack Lang, député et ancien ministre de la Culture et de l'Education nationale, a répondu aux questions de six élèves du journal *ASIA*. L'entretien s'est déroulé au Lycée franco-japonais de Tokyo, le 15 octobre 2008. L'intégralité de l'interview peut être lue sur www.aefe-asie.net (rubrique *ASIA*). En voici quelques extraits :

***ASIA* - Lorsque vous étiez lycéen, quelle filière avez-vous suivie ? Scientifique ou littéraire ?**
Jack Lang - *J'ai tenté les deux. A mon époque, l'organisation du lycée était différente. J'ai d'abord entrepris une filière scientifique. Comme je n'étais pas à mon aise, j'ai choisi une filière littéraire. Cela me permet de dire qu'il faut toujours donner à un élève la possibilité de changer en cours de route. On ne sait pas forcément à l'avance, ce pour quoi on est doué. Il faut absolument qu'au lycée existe la possibilité de se réorienter à mesure que le temps avance.*

Au lycée, quelle était votre matière préférée ?
En fait, cela a varié avec le temps, notamment avec les professeurs. Il y a des enseignants qui vous donnent le goût d'une matière, et d'autres qui ne vous donnent pas nécessairement la passion de leur discipline. Pour ce qui est des matières que je préférais, c'était essentiellement le français et les langues vivantes : l'anglais, l'allemand. Et un peu le latin.

Et quelle matière aimiez-vous … le moins ?
Les mathématiques !

Durant votre scolarité, quelqu'un vous a-t-il conseillé pour votre orientation future ? Parents, enseignants, amis ?
Pas vraiment. Mais c'était une autre époque où on avait la chance d'être un petit nombre. L'avenir était ouvert à toute une série de possibilités. On s'interrogeait moins sur les métiers futurs que sur d'éventuelles études futures. Personnellement, quand j'étais au lycée, je pensais surtout devenir professeur. Professeur de langues vivantes. Plus tard, j'ai choisi une autre orientation, presque par hasard, le droit et les sciences politiques. (…)

A 24 ans, encore étudiant, vous créez le festival de théâtre universitaire de Nancy tout en jouant sur scène. Votre exemple montre-t-il que s'investir dans ses études est aussi important que vivre ses passions ?

Je suis convaincu que c'est une bonne chose pour un élève ou pour un étudiant de se passionner pour d'autres sujets que ses études elles-mêmes : la vie civique, l'environnement, le sport, la culture, il y a mille et une possibilités. L'élève français est un élève qui a toujours tendance à prendre trop peu d'initiatives. C'est ce qui lui est reproché dans le système de comparaison internationale. Tout ce qui peu encourager une initiative est une bonne chose. Quand j'étais ministre de l'Education nationale j'avais souhaité que, dans les diplômes universitaires, soient prises en considération les initiatives individuelles ou collectives prises par les étudiants. L'apprentissage de la vie fait partie de l'université. Aussi, je vous encourage à prendre des initiatives. (…)

Quelle a été votre première rencontre avec l'esthétique japonaise ?
Ma première rencontre a été à travers le livre d'un homme de théâtre français, Jean-Louis Barrault, venu au Japon en tournée avec l'Odéon, théâtre de France. En le lisant, j'avais découvert, sans les avoir jamais vus, le Nô, le Bunraku, le Kabuki et d'autres formes d'art traditionnel.

Jack Lang devant la calligraphie de Sei (la politique)* © *ASIA

Puis, j'ai découvert le théâtre japonais contemporain.
Comme j'avais créé à Nancy un festival mondial d'avant-garde, j'avais invité de jeunes groupes de théâtre japonais, assez révolutionnaires par l'esthétique et l'engagement. En particulier, le groupe de Shûji Terayama, à la fois homme de théâtre et cinéaste. A 25 ans, j'ai eu la chance de venir au Japon. Là, pour la première fois, j'ai vu des spectacles de Nô, de Kabuki, de Bunraku. Depuis lors, je n'ai cessé d'être passionné par le théâtre traditionnel japonais. Je trouve qu'il est très particulier, très dense.

J'aime cet entremêlement entre la musique, notamment le shamisen, et le mouvement. Il y a un très beau livre qui décrit parfaitement le théâtre traditionnel japonais, c'est le livre de Roland Barthes, « L'Empire des signes ». Il y fait une description admirable du théâtre Bunraku. Alors, quand, à Paris, vient un spectacle traditionnel japonais, je ne le rate pas ! Étant à Tokyo, je suis allé assister à un spectacle de Kabuki. Il y a beaucoup d'autres choses au Japon : il n'y a pas que l'art traditionnel. Il y a aussi le cinéma, l'architecture, le design. (…)

Quel message aimeriez-vous adresser aux jeunes des Lycées français de l'étranger ?

D'abord dire que j'aimerais être à votre place. C'est fantastique de pouvoir vivre dans un autre pays, découvrir une civilisation, une langue, se créer des amis… Nos lycées français à l'étranger sont des lycées de très haute réputation internationale, la réussite au baccalauréat en témoigne. Pour votre futur, c'est une bonne chose. Je crois aussi que vous devez tirer le maximum de votre séjour ici.

C'est une expérience qui peut vous ouvrir beaucoup de voies et j'espère surtout que cette vie dans un autre pays vous apprendra le respect des autres pays, des autres cultures, des autres peuples. Le message qu'on peut donner, c'est à la fois rester très exigeant et en même temps être toujours prêt à découvrir d'autres horizons et cultures…

« LE DIT DE JEAN-PIERRE CHEVÈNEMENT »

M. Jean-Pierre Chevènement, sénateur et ancien ministre de la Recherche, de l'Éducation nationale, de la Défense et de l'Intérieur, a répondu aux questions de cinq élèves du journal *ASIA*. L'entretien s'est déroulé au Lycée franco-japonais de Tokyo, le 19 décembre 2008. L'intégralité de l'interview peut être lue sur www.aefe-asie.net (rubrique *ASIA*). Extraits :

***ASIA* - Dans quelle discipline avez-vous été lauréat du Concours général ?**

Jean-Pierre Chevènement - *J'ai eu deux accessits au Concours général. En version grecque en 1956 et en géographie en 1957. J'étais très fier parce que dans mon lycée, à Besançon, il y avait très longtemps que l'on n'avait pas eu de récompense au Concours général. On m'a offert un voyage à Paris et les studios Harcourt pouvaient prendre une photographie qui était offerte à chaque lauréat. J'ai gardé cette photographie, j'avais 17 ans. C'est le prix que j'ai reçu. Ça ne m'a rien apporté d'autre mais j'étais très content.*

Autrement, ce Concours est tombé un peu en désuétude après 1968. Mais quand j'étais ministre de l'Éducation nationale, j'ai rétabli la cérémonie de distribution des prix à la Sorbonne. Je considérais que c'était un facteur d'émulation pour les élèves. Ça ne coûte pas cher finalement d'avoir ce concours ouvert à tous les élèves de première et de terminale des lycées de France et des lycées français de l'étranger. Par la suite, mes professeurs ont été extrêmement déçus de la voie professionnelle que j'ai choisie. Mon proviseur m'avait convoqué et il m'avait dit que je pourrais faire un très bon helléniste parce que j'avais eu cet accessit en version grecque. Que je pourrais même bifurquer vers l'archéologie. Je me serais alors intéressé aux langues anciennes. Il avait conclu en me disant que je ratais quelque chose de considérable. Je pense que mon proviseur avait raison. (...)

Vous avez déclaré : « en apprenant à lire, on forme des citoyens ! » Pouvez-vous nous expliciter cette phrase ?

Lire est un exercice qui oblige à raisonner. Donc, en apprenant à lire, on apprend à penser. Je crois que le citoyen, tel qu'on le conçoit en France, est un homme ou une femme qui doit exercer son jugement. Par conséquent, le citoyen doit montrer un esprit critique. Au bon sens du terme. Pas de critique systématique. Il doit trier. Faire la part de ce qui est vrai ou faux, bon ou mauvais. Par conséquent, en apprenant à lire, on apprend à délier l'esprit. L'objectif d'une bonne maîtrise de la lecture est la base de tout. Même aujourd'hui en informatique, si vous ne savez pas lire, ça n'ira pas.

Donc, il faut apprendre à lire. Mais cela va bien au-delà. C'est vraiment un exercice du jugement, c'est la base de tout. C'est la base de la République, du régime de la souveraineté du peuple. Le peuple, ce sont les citoyens. Si vous avez un peuple ignare, c'est très mauvais pour la démocratie. Si vous avez un peuple citoyen éduqué, c'est très bon. (...)

M. Chevènement devant la calligraphie de Koku (Pays) © ASIA

Vous avez dit : « le mot n'est pas que le mot, il est l'expression de l'idée ». Quel est, selon vous, le plus beau mot de la langue française ? Et le moins beau ?

Le mot « amour » est beau dans toutes les langues, mais il est beau en français. Et le mot le plus vilain ... « jalousie ». Mais ça va souvent ensemble.

Quels souvenirs gardez-vous de l'Indonésie où vous avez été conseiller commercial à l'Ambassade de France ?

J'y ai passé relativement peu de temps parce que le commerce extérieur, s'il m'intéressait, n'était pas ma vraie vocation. (...) C'était juste après le très controversé coup d'État de 1965 qui avait écarté Sukarno du pouvoir et éliminé le parti communiste indonésien. C'était le début du régime militaire du président Suharto et la répression avait fait beaucoup de morts. Politiquement, c'était une impression assez étouffante. Mais sur le plan économique, c'était le début des investissements étrangers en Indonésie. Je me souviens du grand barrage de Jatiluhur que la France avait construit, mais qui ne nous a jamais été remboursé ! (...) Le peuple javanais est extrêmement sympathique, assez mystérieux quand même, toujours très souriant. Un peuple malais dont la langue est le bahasa indonésien. (...) Je me suis fait quelques amis. J'ai noué des contacts avec un ministre devenu ensuite président et qui s'appelle M. Habibi. Il n'est pas resté longtemps président, il a été écarté. (...) A partir de Jakarta, j'ai fait de très beaux voyages : à Bali, à Java mais aussi dans plusieurs capitales d'Asie du Sud-Est. J'y ai visité des parcs technologiques. Disons que c'est à cette époque-là que j'ai compris l'importance de l'Asie.

Avez-vous un message pour les élèves des Lycées français ?

L'historien Fernand Braudel a dit que l'identité de la France était à 80% dans sa langue. Par conséquent, vous êtes des témoins exceptionnels, des acteurs pour le développement de la langue française et d'une manière générale de la culture française. Je ne dis pas de l'influence de la France parce que je sais que dans les établissements français à l'étranger il y a une majorité d'élèves qui ne sont pas Français. Mais tous appartiennent à la grande diversité des peuples francophones et aussi à des pays qui sont des pays d'accueil ou des pays tiers Je crois que ces établissements ont une réputation d'excellence qu'ils doivent maintenir. C'est une perle précieuse sur la couronne de la France.

(Noms des interviewers p. 3)

LA RENTRÉE SCOLAIRE AU LYCÉE SHOU SHI DA DE BEIJING

***Shou Shi Da* est un des meilleurs lycées de Beijing. C'est là que j'ai fait ma rentrée scolaire à l'automne 2007. Je suis Français mais souvent, en été, ma famille part à Beijing d'où ma mère est originaire; j'y retrouve là mes cousins et cousines. A la fin de mon année de première, j'ai eu l'envie et l'occasion de passer un an dans un lycée de l'Empire du Milieu, pour étudier les mathématiques, approfondir mon anglais, et bien sûr apprendre réellement cette langue parlée et écrite par près d'un quart de l'humanité.**

Sorti pour un an du système scolaire français, j'ai fait ma rentrée au lycée *Shou Shi Da* en 2007. Exactement le 1er septembre, car c'est le jour officiel de la rentrée en Chine. Le 1er septembre peut tomber un samedi - comme en 2007 - ou même un dimanche, la rentrée scolaire aura lieu ce jour là dans toute la Chine. C'est réglé comme du papier à musique,

La période du lycée en Chine se compose de trois années comme en France. Le résultat de l'examen de fin de collège, donc l'équivalent du brevet chez nous, permet d'entrer dans un plus ou moins bon lycée. Dans chaque lycée il y aussi une hiérarchie des classes. Par exemple à *Shou Shi Da*, il y a 10 classes de première, la plupart scientifiques et très peu de littéraires. Dans ces 10 classes qui sont numérotées, les 4 premières sont appelées « shi yan ban »', ou « classes d'expérience » en français, ce sont des classes pour les meilleurs élèves qui avancent plus rapidement que les autres, et qui sont en fait entre la première et la terminale. Ayant déjà fait une première en France, j'ai pu être accepté dans une de ces classes à la grande joie de mes tantes chinoises.
Première surprise, ces classes d'élites sont très nombreuses. Nous sommes quarante cinq, les petits sont assis devant et les grands derrière. Chacun est derrière un bureau avec le petit casier sous la table, pour ranger livres et cahiers, ce que j'avais connu en primaire.

Le grand drapeau chinois étalé au-dessus de chaque tableau noir est le premier objet qui frappe l'attention. Le patriotisme fait partie intégrante de l'enseignement et de la culture chinoise. Un examen plus attentif de la salle révèle aussi une camera de surveillance dans un des angles. Message compris : chahut, copiage et « pompes » seront repérés avec le risque de quitter les « classes d'expériences » tellement prisées.
L'uniforme fait partie de la vie d'un élève depuis la classe de maternelle. Chaque école, chaque lycée a son uniforme. La Révolution culturelle est très loin, les uniformes ne sont plus ceux des jeunes pionniers. Ils ne ressemblent pas non plus aux élégants uniformes des écoles anglaises, mais se résument à un survêtement confortable à la coupe un peu « baggy » et frappé du logo de l'école et à une paire de basket.

Les grands jours, comme aujourd'hui jour de rentrée, une tenue stricte (presque britannique) est de rigueur. Nous retrouvons nos professeurs en cravate et complet-veston sombre. La tenue des élèves est aussi très stricte, chemise blanche, cravate et pantalon noirs et, surprise, toujours les baskets multicolores. Après une courte présentation où le professeur principal a réuni ses élèves dans la salle de classe, nous devons sortir pour la cérémonie. Le professeur rappelle à tous ces grands ados de descendre en rang. Dans la cour, les élèves passent militairement par classe devant la tribune du directeur et de ses adjoints. Classe par classe, nous allons nous aligner au garde à vous, face à la tribune où se tiennent tous les dirigeants et professeurs de l'école.

Elèves portant le drapeau de l'école (photographie : X. Wenger).

Face aux parents d'élèves, face à papa-maman caméra au poing. Le directeur se lève prononce un discours endoctrineur. Il parle le bras tendu avec le point fermé, au micro il nous explique que le travail est le seul facteur de réussite et que sans travail nous n'arriverons à rien. Il affirme sur le même ton l'importance du sport qui permet de se surpasser, se dépenser, mais aussi se réunir et faire des rencontres (nous étions à moins d'un an des Jeux Olympiques).

Rangs d'élèves face à la tribune où se tiennent les chefs d'établissement et les professeurs. Le directeur parle en levant son poing haut dans le ciel, il articule ses mots avec rage, patriotisme, espoir, ardeur au travail, respect et que sais-je (je ne comprenais pas encore tout) et finit par un slogan communiste, « wei ren min fu wu » (servir le peuple). Cette phrase est de Mao Tsé Dong, le leader encore omniprésent, en Chine. Les élèves applaudissent, fascination ou contrainte ? Moi aussi j'applaudis, mouton de Panurge que je suis ! Puis un lycéen avec des gants blancs, portant le drapeau chinois et suivi de deux lycéennes, passe devant l'assemblée. Les élèves saluent alors l'emblème de la Chine. Ils ne sont peut être pas tous communistes, mais en tout cas sont fiers d'être Chinois. Puis quand le drapeau à cinq étoiles monte au mat, ils lèvent tous la tête et entament main sur le cœur l'hymne national chinois qu'ils connaissent tous plus que par cœur.
Ensuite vient le spectacle. En Chine, les élèves de fin de 3ème doivent passer une semaine d'entraînement militaire pour apprendre endurance, souffrance et respect. Une semaine où ils apprennent aussi à défiler, à se tenir au garde à vous et à manier le drapeau. Après, les futurs lycéens sont prêts à affronter les difficiles journées du lycée et le travail qui devient nettement plus intensif. Mais aujourd'hui, c'est eux le clou du spectacle, ils défilent et montrent ce qu'ils ont appris. Pendant cette semaine militaire, les jeunes Chinois, enfants uniques et gâtés, vont devoir se débrouiller tout seul loin des parents et des grands-parents. C'est la première fois qu'ils quittent la famille. Ils doivent faire leur sac, plier leurs habits, ne pas laisser ouverte dans le sac la boite de confiture de maman, en somme être un peu autonome loin des parents. Ces derniers sont finalement ceux qui souffrent le plus, remplis du stress que leur enfant chéri ne mange pas assez au dîner, oublie de se brosser les dents ou ne change pas de caleçon.

Voici comment se déroule une rentrée scolaire en Chine. Elle m'a beaucoup surpris car cette cérémonie avec le drapeau et l'hymne national chinois, est un moment unique où l'on remarque très bien encore le côté traditionnel et strict de la société chinoise. C'est là aussi que je commence à prendre réellement conscience que cette année sera vraiment complètement différente de ce que j'ai pu vivre jusqu'à maintenant.

Xavier Wenger (Tle ES)

365 JOURS À PÉKIN

A seize ans, alors qu'il était en fin de seconde, Timothée Salze Lozac'h, élève du lycée Français René Descartes de Phnom Penh, décide de partir sans sa famille et sans ses amis, en Chine. Seul pour découvrir une nouvelle langue, une nouvelle culture et réfléchir à son avenir, il a dû se soumettre aux règles très strictes du système éducatif chinois et changer ainsi son mode de vie. Deux ans après son retour, il partage avec nous son expérience en répondant à nos questions. Dix-sept ans, l'âge de la liberté, de l'ouverture au monde…

Timothée dans l'école chinoise durant son séjour (C.Salze Lozac'h)

En quoi la Chine était-elle pour toi un moyen de changer d'horizon ?
Passer un an en Chine a été pour moi une expérience très enrichissante, surtout du point de vue de l'autonomie. Mon but principal était cependant d'apprendre le chinois et de découvrir une nouvelle culture.

Quelles ont été tes premières impressions ?
A mon arrivée, j'ai trouvé le lycée très spécial, je pensais être le seul Occidental. J'étais entouré de Chinois qui ne parlaient pas le français, ni l'anglais. C'était vraiment dépaysant. Mais cela s'est vite amélioré, j'ai rencontré des amis. Il fallait juste que je m'adapte.

Peux-tu nous raconter ta vie dans le lycée ?
Etant un étudiant international, j'avais beaucoup plus de privilèges que mes camarades chinois. Nous étions moins nombreux dans les dortoirs et avions de nombreux avantages matériels par rapport aux Chinois. Pour tous, une journée type se déroulait suivant un emploi du temps strict. On devait se lever à six heures, puis on avait une demi-heure de cours avant le petit déjeuner. De huit heures à dix heures, on retournait en cours, on devait courir deux kilomètres chaque matin. C'était assez dur en hiver. Ensuite, après deux heures de cours supplémentaires, on allait manger avant de retourner aux dortoirs, puis on travaillait jusqu'à quatre heures et demie. Après dîner, on avait de nouveau cours. Les Chinois restaient jusqu'à neuf heures et demie ! Le choix des cours était assez restreint pour les étudiants étrangers. Nous avions des cours de chinois, de sport, d'informatique et d'arts plastiques.

Comment étais-tu perçu par ta famille d'accueil, par les autres élèves. Comme un étranger ou un ami ?
Je ne voyais pas souvent ma famille d'accueil qui devait me percevoir plutôt comme un étranger. J'étais aussi perçu comme un étranger par les autres élèves chinois du fait de ma couleur de peau, de ma culture différente. Ou simplement du fait que l'on ne parlait pas la même langue et que nos dortoirs étaient séparés.

En quoi la culture des chinois est-elle différente ?
Personnellement, j'adore la musique des années 1960-70. J'ai été assez surpris que très peu de personnes connaissent les Beatles ou encore les Rolling Stones… Des expériences m'ont beaucoup fait rire. Par exemple, on m'a demandé si je connaissais la chanteuse française Alizée.

Quels conseils donnerais-tu à un lycéen qui voudrait partir en Chine ?
Le conseil primordial que je donne est de trouver une école ayant un programme pédagogique adapté. En effet, la méthode d'apprentissage de certaines écoles est de répéter inlassablement les mêmes phrases. Ensuite, je pense qu'il faut se faire des amis assez tôt et essayer d'être extraverti.

Les Chinois connaissent-ils le modèle de la démocratie occidentale ? Et qu'en pensent-ils ?
Bien sûr qu'ils connaissent le modèle de la démocratie mais cela n'avait pas l'air d'intéresser les autres élèves.

Est ce que Mao représente encore quelque chose pour les Chinois ? T'en ont-ils parlé ?
Ils ne m'ont pas parlé de Mao Zedong, mais il semble rester pour le peuple chinois une grande icône.

Depuis, ta perception des Chinois a-t-elle changé ?
Honnêtement, j'ai été assez surpris par les différences dans nos conceptions de l'hygiène. Le fait d'entendre des personnes se racler bruyamment la gorge m'a semblé assez répugnant, mais il est vrai que la notion d'hygiène varie souvent selon les cultures.

Souhaites-tu revivre une expérience similaire ailleurs ?
Pourquoi pas… Mais, je pense me concentrer tout d'abord sur mes études d'ingénieur. Cependant, je ne compte pas à l'avenir m'installer dans un seul pays, je voudrais découvrir encore d'autres horizons.

Après cette année passée en Chine, quelles ont été les réactions de tes proches ? T'ont-ils trouvé changé ?
Passer un an à l'étranger m'a permis de gagner en maturité. Beaucoup de gens trouvaient que c'était une expérience unique, admirable et étonnante. Moi, je ne trouve pas cela si extraordinaire. Tout le monde en est capable.

Es-tu satisfait ou déçu par cette expérience ?
Je suis pleinement satisfait par cette expérience. Malgré un début difficile, j'ai rencontré de véritables amis, qu'ils soient Français, Mongols, Coréens ou Chinois.

Propos recueillis par Camille Doucet (1ère S)

Cette interview permet ainsi de s'interroger sur les expériences qui changent notre avenir. On a découvert le véritable caractère de Timothée, un caractère aventureux. A son retour, nous avons tous décelé un être nouveau et épanoui. Le bonheur n'a pas de mode d'emploi… Alors comme lui, vivez une adolescence pleine de découvertes.

Ciné-brousse au Vanuatu, en route pour l'aventure !

Nous sommes le 24 novembre 2008 au lycée français de Port Vila. Les Troisièmes ont passé le brevet ; les Premières ont fini leurs oraux de français ; les Terminales attendent leurs résultats… La tension monte en même temps que la chaleur dans l'hémisphère sud. Mais les plus petits du Primaire sont encore bien présents et bien actifs. Gaspard d'Ornano, élève de Terminale ES se joint au groupe de ces petits écoliers pour une séance de ciné-brousse et nous fait un récit de cette sortie toute en image.

Panneau d'accueil de l'école de brousse. La devise est lumineuse ! (Photographie : G. d'Ornano)

Les élèves de CE2/CM1 s'apprêtent à présenter leur dessin- animé *Le livre magique* à une école vanuataise du nom d'« Ecole primaire française de Suanco Mélé ». Il est 13 h 45 au lycée français de Port-Vila, le bus qui doit accompagner les élèves est évidemment en retard. Mais pas le temps de ne rien faire, Alphi, le joueur de guitare fait répéter sa chanson la « kokoridance » que les élèves devront présenter aux écoliers du village de Mélé. Cette chanson en effet est utilisée dans le *Livre magique* !

Alphi est membre d'un groupe qui joue cette musique locale qu'on appelle string band. Ici, il gratte le yukoulele.

Répétition qui durera tout le trajet, puisque dans le bus, nos jeunes cinéastes étaient plutôt d'humeur musicale. Le bus arrive à l'école de Mélé, petite école très charmante, située à seulement une cinquantaine de mètres de la plage et éloignée de toute urbanité. Les représentants du lycée français était attendu par une flopée d'élèves avec leur uniforme bleu-vert.

L'uniforme est obligatoire dans toutes les écoles du Vanuatu. Mais chaque école est libre de recommander ses couleurs : vert, blanc, jaune, rouge etc. Toutes les combinaisons sont possibles.

Les enseignants se rencontrent, puis au fur et à mesure, la salle de classe se transforme en ciné-brousse, remplie de monde, chaleur, rayons de soleil qui pénètrent timidement. Robert Ferry, le maître des CE2 de l'école française nous annonce le programme : projection du *Livre magique*, puis de *l'Ananas*, le court métrage des lycéens (*cf. ASIA* 7) ; on chantera la « kokoridance » ; puis récréation pour que les élèves échangent quelques impressions... Grâce aux techniciens de l'Ambassade de France et de l'Alliance française qui ont préalablement installé le matériel, la projection se déroule dans les meilleures conditions. Et dans la rigolade ! Sur l'écran, on retrouve les lieux connus de l'île et certains habitants. Tout finit bien, les CE2/CM1 du lycée français font chanter tout le monde avec la « kokoridance » et ses paroles joyeuses :

« Mi wantem danis lo kokori dance wouwou, kokori dance, kokori dance wouwou, Mi wantem dansis to kokori dance wouwou, kokori dance wit yu darling wouwou (refrain).

« C'est bon de danser ma poule wouwou, de danser avec toi, prends-moi la main poupoule, Et dansez avec moi la kokoridance ».

C'est la récré ! Les accompagnateurs des CE2 visitent l'école, vraiment bien située. Certains élèvent poursuivent les poules qui se réchauffaient sous le soleil. Les enseignants vanuatais sont vraiment contents de cet échange, ils ont remarqué que regarder et faire du cinéma est accessible à tous ; de plus, ça leur semble un bon moyen de pédagogie.

Gaspard d'Ornano (Tle ES)

Des maîtresses concentrées mais qui rigolent aussi. (Photo. Ch.Ed. Saint-Guilhem)

DES FUNÉRAILLES MAJESTUEUSES POUR SON ALTESSE ROYALE GALYANI

Les cérémonies pour les funérailles de son Altesse Royale la princesse Galyani, sœur aînée du roi Rama IX, qui se sont étalées du 14 au 19 novembre ont rassemblé des dizaines de milliers de Thaïlandais, et des millions d'autres ont pu suivre les différentes étapes de celles-ci grâce à la télévision. La princesse Galyani, décédée le 2 janvier 2008 à l'âge de 84 ans, a œuvré tout au long de sa vie pour le bien-être du royaume. Elle était aimée du peuple. Les fastueuses funérailles royales ont demandé plusieurs mois de préparation.

La princesse Galyani Vadhanhjh (© Christophe Archambault -AFP)

La princesse Galyani Vadhana est née le 6 mai 1923 à Londres au Royaume-Unis. A la suite de la mort de son père le prince Mahidol, sa famille s'installe en Suisse à Lausanne, elle y restera jusqu'à la fin de ses études. Elle y apprend l'allemand et prend goût à la langue française. A la fin de ses études, elle retourne en Thaïlande et elle devient enseignante de français d'abord à l'université de Chulalongkorn puis à Thammasat. La princesse Galyani a favorisé la diffusion de la langue et de la culture française en Thaïlande. Pour rendre hommage à son action, le Président de la République Française l'a élevée au rang de Grand Officier de la Légion d'Honneur. Elle a traduit des livres du français au thaïlandais. En 1977, elle a fondé l'Association Thaïlandaise des Professeurs de Français, dont elle en fut présidente jusqu'en 1981, puis présidente honoraire jusqu'à sa mort. Son action ne s'arrête pas là, elle a consacré beaucoup de son énergie à des projets d'éducation, de santé et de développement rural notamment dans le Nord-Est de la Thaïlande. La princesse a fondé et donné son soutien à de nombreuses organisations et fondations *(Cardiac Children's Foundation, Princess Mother's Charity Fund, Autistic Foundation of Thailand)*. C'était aussi une passionnée de musique classique qu'elle a contribuée à mieux faire connaître aux Thaïlandais. Sa mort, le 2 janvier 2008, a profondément ému le peuple du royaume.

Le pavillon funéraire de la princesse

Chariots funéraires (photographie : Isabel de Lestrange).

La princesse Galyani est décédée à la suite d'un cancer déclaré en 2007. Le deuil en son honneur a duré 100 jours. Le corps de la princesse a été embaumé et conservé pendant plus de dix mois au Grand Palais avant qu'aient lieu, en novembre 2008, les funérailles (celles-ci demandant beaucoup de préparation). Spécialement pour l'occasion, le roi a fait construire un crématorium à l'intérieur d'un pavillon de bois dont la forme représente le mythique mont Mérou, surmonté d'une flèche culminant à plus de 40 mètres de haut qui fut édifié sur Sanam Luang, place située en face du palais royal.

Bonzes devant une procession de Thaïs en deuil (© ASIA Tokyo).

La structure intérieure est en fer et en bois décoré de papiers dorés et de motifs artistiques traditionnels : un véritable chef d'oeuvre de l'architecture siamoise. Chaque détail est réalisé à la main par des centaines d'artistes. Il a également fallu restaurer les traditionnels chariots funéraires (pesant plusieurs tonnes et richement décorés). Dans la ville de Bangkok, des images retraçant la vie de la princesse étaient affichées. La Thaïlande n'avait pas vu de funérailles royales depuis la mort de la mère du souverain en 1996. Plus de 100 000 Thaïlandais vêtus de noir ou de blanc ont assisté le 16 novembre après-midi à Bangkok aux grandioses cérémonies de la crémation de la soeur aînée du roi. Ces funérailles impressionnantes resteront longtemps dans la mémoire du peuple thaïlandais.

Féodora Bili et Alexia de Lestrange (1ère ES)

PARCOURS DANS LES MÉANDRES DE L'ÉCRITURE CHINOISE

« C'est du chinois ! », voilà une expression courante qui ne devrait plus prendre la même signification à la fin de cet article. Pour de nombreuses personnes, les idéogrammes restent un mystère impénétrable. Bien que cette affirmation ne concerne pas un sixième de l'humanité, nous nous sommes penchés sur les origines d'une écriture qui n'a cessé de connaître des transformations à travers l'histoire.

UNE ÉCRITURE EN CONSTANTE ÉVOLUTION DEPUIS SES ORIGINES

Les premières traces d'écriture chinoise : les os oraculaires (甲骨文, jiaguwen)

Inscriptions oraculaires
Chine, XIIème s. avt J.-C.
Paris, BnF, manuscrits orientaux

Les plus anciennes traces d'écriture ont été découvertes sur des os ou sur des écailles de tortue. C'est en 1899 qu'un savant de Pékin met la main sur des os comportant des inscriptions curieuses. Après avoir récupéré des « os de dragon » nécessaires à son traitement médical, le savant repère sur les os des gravures ressemblant à une écriture. Cette trouvaille heureuse a finalement conduit à la découverte d'Anyang, la dernière capitale de la dynastie Shang (1766 à 1122 av. J.-C.) où les archéologues ont trouvé une énorme quantité de ces os gravés.

Ces inscriptions concernent des oracles. Les anciens devins chinois, notamment les ostéomanciens, utilisaient ces os pour lire l'avenir. Leurs sujets de prédilection étaient la chasse, la guerre, le climat, la sélection des jours propices pour les cérémonies. Une fois qu'il avait posé des tisons ardents sur une carapace de tortue, le médium transcrivait sur celle-ci son interprétation de la divination. Il la rédigeait à proximité des craquelures provoquées par la chaleur.

Les inscriptions sur bronze (金文 jinwen)

La prochaine étape dans l'histoire de l'écriture chinoise est celle des inscriptions sur bronze. Ce sont des textes sur des vases. Ces récipients sont largement utilisés pendant la dynastie Zhou de l'Est (vers 1150 à 771 av. J.-C.). Puisque les inscriptions se situent sur des vases rituels qui étaient utilisés pour effectuer des sacrifices, leur contenu en général se réfère à des cérémonies rituelles. La langue et le style calligraphique à ce stade sont similaires à ceux trouvés sur les os oraculaires.

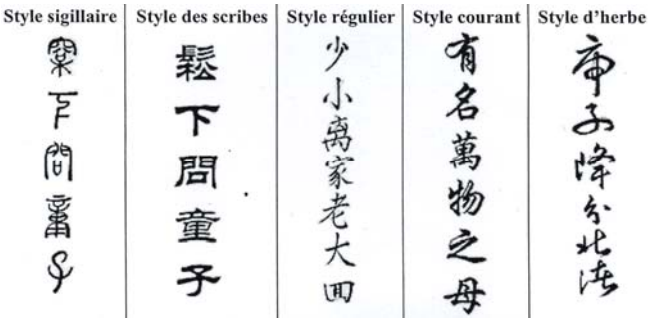
Le début de l'écriture moderne

À partir du V^{ème} siècle av. J.-C., on commence à trouver des exemples d'écriture sur des bandes de bambou. Avant d'écrire les caractères avec un pinceau dur ou un bâton, les bambous étaient préalablement préparés et liés ensemble avec des cordes pour créer un rouleau. Outre l'utilisation du bambou comme support, des textes étaient aussi écrits sur des tablettes en bois et sur des tissus en soie. La langue écrite pendant cette période est ce qu'on appelle le "chinois classique", lequel est resté plus ou moins le même jusqu'au XIX^{ème} siècle.

Une calligraphie qui s'est adaptée aux différents usages

Dans la calligraphie chinoise, les caractères peuvent être tracés selon cinq grands styles :

Le style sigillaire est le plus ancien. Les caractères ont une forme permettant leur gravure sur le bronze ou la pierre. Cette écriture est encore utilisée pour graver les sceaux. Au fur et à mesure que l'administration chinoise s'affermissait, la place de l'écrit est devenue plus importante. Il est vite apparu que les caractères sigillaires, complexes et peu réguliers, étaient un frein à la rapidité de la prise de note et à l'apprentissage de l'écriture. **Le style des scribes** a donc été inventé pour l'usage des fonctionnaires. Un nouveau style apparaît au cours du III^{ème} siècle de l'ère chrétienne, il est considéré comme une amélioration du style des scribes. Il prend la forme d'une écriture standardisée dont les calligraphes fixent définitivement la structure et la technique du tracé : c'est le **style régulier.** Il existe aussi une "déformation" de ce dernier par simplification du tracé, qu'on appelle le **style courant**. Rapide et usuel, il est le plus utilisé de nos jours pour l'écriture manuscrite de la vie quotidienne. **Le style d'herbe**, qui est une écriture cursive ou « folle », est le plus difficile à déchiffrer. Cette écriture évoque l'herbe dans le vent : elle est destinée à des usages éphémères, comme le brouillon.



Caractères traditionnels ou simplifiés ?

On estime à environ 55 000 le nombre de caractères existant de nos jours dont 3000 d'usage courant. La complexité des caractères traditionnels fut considérée comme un obstacle pour l'alphabétisation de la population chinoise. C'est pour cette raison que fut adoptée une réforme de l'écriture en 1958 en Chine continentale.

Elle consistait à simplifier les caractères en diminuant le nombre des traits pour faciliter leur apprentissage. En revanche, les caractères traditionnels ont toujours cours sur l'île de Taiwan.

Le pinyin, une étape importante dans la diffusion du mandarin

La réforme de l'écriture en Chine populaire avait aussi pour but de transcrire les idéogrammes dans un alphabet phonétique à base de lettres latines. Il s'agit du pinyin, qui est adopté au niveau international comme système de romanisation du mandarin. Il facilite l'apprentissage de cette langue, notamment pour les étrangers, car il sert à la prononciation, à la saisie des caractères sur ordinateur et à la consultation des dictionnaires.

Tagh Looram, Julia Anh Meas, Jessica Adams (3ème B),
Mach Vy Huyn Nguyen, Thanh Hong Le,
Quy Phuong Nguyen, Camille Pierron (3ème A)

Nos remerciements à madame Pham pour l'aide apportée à la rédaction de cet article (source : http://classes.bnf.fr/dossiecr/index.htm).

Calligraphies (photographie : Sophian Bouchoucha)

ELIZA WEN, UNE FEMME DE CARACTÈRES

Venue de Taiwan pour dispenser des cours de calligraphie, mademoiselle Wen a eu la gentillesse de répondre à nos questions à l'occasion de ses interventions à l'école française Colette. Elle nous décrit ici son parcours et son rapport à l'écriture chinoise.

Bonjour, pouvez-vous en quelques mots vous présenter ?

Bonjour, je m'appelle Eliza Wen. Je viens de Taiwan, où j'ai fait mes études universitaires. Après avoir été diplômée de culture et de littérature chinoises à Taipei, je suis venue enseigner au Vietnam.

Comment avez-vous été initiée à la calligraphie ?

J'ai commencé à pratiquer la calligraphie à l'école primaire. J'avais alors 9 ans. C'est une chose assez courante d'avoir des cours spécifiques d'écriture. On commence alors par des caractères simples mais je me rappelle que je n'étais pas vraiment satisfaite du résultat (sourire). Il m'arrivait souvent d'être déçue : je n'arrivais pas à contrôler mes gestes avec le pinceau comme je le souhaitais. Je garde même le souvenir de regarder avec envie l'écriture d'une de mes camarades d'école en me disant que j'aimerais pouvoir faire pareil. Après l'école primaire, j'ai continué à pratiquer la calligraphie par moi-même. Je l'ai fait notamment en utilisant un stylo, ce qui est bien plus facile qu'avec un pinceau. Plus tard, je me suis initiée à la peinture et au dessin. Cela a joué un rôle très important car c'est à cette occasion que j'ai appris à trouver un équilibre entre mon esprit et ma main. Cela m'a permis de me rapprocher de la calligraphie, notamment à l'université, en retrouvant des similitudes techniques.

Quelles sont les différentes techniques d'écriture que l'on peut utiliser dans la calligraphie ?

Il en existe plusieurs et qui sont propres à chaque style. Aujourd'hui, dans le monde chinois, nous sommes très influencés par un célèbre calligraphe du IVème siècle : Wang Xi Zhi. C'est notamment lui qui a codifié la manière de tenir un pinceau, à savoir de façon verticale et perpendiculaire à la feuille de papier. Cependant, il existe de nos jours de nouveaux artistes qui se démarquent et qui affichent plus leur personnalité dans leur technique.

Que représentent pour vous la calligraphie et l'écriture chinoise ?

Cela fait partie évidemment de notre culture et ce sont des éléments très importants de notre identité. Plus personnellement, je trouve que la calligraphie est un peu un défi, non pas dans le sens technique, mais plutôt en ce qui concerne une situation qui nous entoure. C'est pour moi « écrire dans une attitude sereine » et non pas obligatoirement être au calme pour pouvoir écrire.

***De gauche à droite : nos deux journalistes reporters, madame Pham, professeur de chinois, et mademoiselle Wen** (S. Bouchoucha).*

Propos recueillis par Mach Vy Huyn Nguyen et
Quy Phuong Nguyen (3ème A)

« LE DIT DE CLAUDE PERDRIEL »

M. Claude Perdriel, co-fondateur du *Nouvel Observateur* et « patron de presse » (*Challenges, Sciences et Avenir*…) a répondu aux questions de six élèves du journal *ASIA*. L'entretien s'est déroulé au Lycée franco-japonais de Tokyo, le 21 novembre 2008. L'intégralité de l'interview peut être lue sur www.aefe-asie.net (rubrique *ASIA*). En voici quelques extraits.

ASIA - Élève, étiez-vous un « grand lecteur » ?

Claude Perdriel - *Avant d'être élève, j'étais enfant. Je vivais chez ma grand-mère, une maîtresse d'école qui m'a appris à lire. A cette époque là, il n'y avait pas la télé et je n'écoutais pas la radio. Il n'y avait que la lecture. Alors, j'ai lu beaucoup. Enormément. Tout le temps. Pour moi, la vie était dans les livres. Je ne voyageais pas non plus, parce qu'on ne sortait pas beaucoup de chez soi. Mais je lisais le jour et parfois même la nuit en me cachant. Jules Verne, bien sûr, un grand écrivain et un auteur formidable pour les enfants. Paul d'Ivoi aussi. Vers 12~13 ans, j'avais une petite chambre au grenier où mes parents entreposaient tous les livres qu'ils avaient achetés. Alors j'ai lu à peu près tous les Prix Goncourt, les Prix Féminina des années 1930. A treize ans, je dévorais Morand, Carco, tous les écrivains qui parlaient de la butte Montmartre. Sans bien comprendre toujours ce que je lisais. Vers 15~16 ans, j'ai commencé à avoir des goûts plus éclectiques. Les écrivains que l'on aime changent selon les périodes de la vie. Il ne faut pas oublier que je suis un enfant d'avant-guerre. Je lisais Giono, Giraudoux, Anouilh. Les auteurs américains aussi, surtout après-guerre : Hemingway, Faulkner, Dos Passos, l'auteur de « Manhattan Transfert », bien oublié depuis. Et un certain nombre d'autres.* (…)

Y-a-t-il des écrivains que vous auriez aimé connaître ?

Probablement, ceux que j'ai cités tout à l'heure. Et un autre qui a joué un rôle dans ma vie : Péguy. Ce n'est pas le plus grand écrivain et il faut s'accrocher un peu pour le lire mais j'avais une passion pour Péguy. De temps à autre, je lis encore ses poèmes. C'était un homme formidable. Professeur, il a été en bataille toute sa vie contre le ministère de l'Education nationale. Il avait une thèse selon laquelle les enseignants étaient des gens formidables, mais que le ministère était une catastrophe et que c'était la centralisation par les bureaucrates du ministère qui tuait tout ce que l'enseignement avait de bien ! Je n'aurais pas pu le connaître puisqu'il écrivait au début du siècle dernier. (...)
Il y a un écrivain pour qui j'ai une grande passion, je ne saurais trop vous recommander ses livres : c'est Daniel Pennac. J'ai fait quelque chose qui m'arrive rarement. Je suis allé trouver Daniel Pennac. Je suis plutôt du genre discret, ça me gêne d'aller voir les gens. Mais lui, je l'aimais tellement, que je suis allé lui demander une nouvelle pour Le Nouvel Observateur. J'ai eu l'occasion de le connaître et de l'apprécier. C'est un homme qui est dans la vie comme dans ses livres. Alors que tous les écrivains ne ressemblent pas à leurs livres, lui, il est extraordinaire. Ces livres pour les enfants ou pour les adultes sont merveilleux.

A Polytechnique, vous auriez édité votre premier journal...

C'est vrai. Dès l'âge de 17 ans, je rêvais d'être journaliste et directeur de journal. Un journal littéraire. Durant la guerre, j'étais devenu assez politisé. La paix revenue, je lisais Action, un journal formidable, celui des chrétiens de gauche. Et aussi Combat, le grand journal intellectuel de gauche de l'après-guerre. Le journal de Camus et de Jean Daniel qui a fondé

M. Perdriel devant la calligraphie de Shin (la vérité) - © ASIA

avec moi le Nouvel Observateur. A Polytechnique, il y avait en début d'année « la campagne de caisse » pour élire les représentants. Il fallait présenter des projets. Mon idée a été d'éditer deux journaux, sur le modèle de Combat et France-Soir. Je suis allé trouver leurs deux patrons - respectivement Smadja et Blanque - et j'ai réussi à les convaincre de financer mon projet. Je me suis amusé comme un fou car Combat et France-Soir m'ont ouvert leurs ateliers de composition, leurs rotatives. J'ai travaillé avec les ouvriers du livre à faire la mise en page. A l'époque, on utilisait des caractères en plomb. Cette expérience a été extraordinaire. (...)

Quelle était l'image du Japon aux débuts de *L'Observateur* ?
Dans les années 1970, j'ai décidé qu'il fallait avoir un correspondant à Tokyo - même si le journal n'était pas riche - et Bruno Birolli a été notre correspondant au Japon. C'était l'époque où on pensait que le Japon deviendrait le maître du monde. Les Japonais achetaient tout : le Rockefeller Center à New York, l'immobilier de luxe, toutes les affaires du monde entier… On se disait qu'ils allaient devenir tout-puissants. On pensait même qu'ils dépasseraient les Américains. Puis, curieusement, il y a eu un certain effacement du Japon. En fait pas réel parce qu'il est resté la deuxième puissance mondiale (...) Je pense qu'en France, nous n'avons pas suffisamment conscience de l'importance du Japon. Par contre, nous commençons tous à nous rendre compte de l'importance de l'Asie. (...)

Quel est votre message aux élèves des lycées français ?
Qu'ils ont de la chance. Le niveau de ces lycées est très élevé. Je les connais par ma fille qui est allée dans celui de San Francisco et de Tokyo. Plus il y aura de jeunes ayant une éducation de bonne qualité, mieux cela vaudra. Si l'on travaille bien, on devient dans le courant de sa vie, « un créateur de richesses. » Pas seulement pour soi mais pour tout le monde. Avec un certain niveau d'éducation permettant d'atteindre un certain niveau technique, vous allez, par votre talent, par votre travail, créer des richesses ! Quelque soit le domaine, cela permettra d'améliorer la vie de tous.

(Noms des intervieweurs - p. 3)

LE LANCEMENT D'UN JOURNAL FRANCOPHONE AU VANUATU

Paul et Carmélita sont en Première ES. Ils ont voulu enquêter sur la naissance d'un nouveau journal francophone *L'Hebdo du Vanuatu*. Le 2 décembre 2008, à quelques jours de la parution du premier numéro, ils ont rencontré Odile Q.L., rédactrice en chef du journal. Reportage de nos élèves journalistes sur les lieux magiques d'un journal prêt à voir le jour.

Premières impressions en entrant dans la salle de rédaction ; des quantités de journaux sont éparpillés sur les tables; l'ambiance est calme ; des hommes et des femmes sont silencieusement assis devant leur ordinateur. On passe dans le jardin, au bord de la baie.

La rédactrice en chef.

Odile a été « marin » pendant trente ans ; dans les ports, elle témoigne de cette passion de l'écriture lorsqu'elle voyage à travers le Pacifique, plus particulièrement à Tahiti. Elle participe à la rédaction, à la correction ou à la traduction d'articles. Arrivée au Vanuatu, elle continue à travailler dans le monde de l'écriture.

Avec Odile, Carmélita et Paul prennent des notes.

L'aventure commence.

Au quotidien anglophone le *Daily Post*, on parle de créer un hebdomadaire francophone ; Odile se voit confier le projet et l'aventure commence. Elle s'entoure de sept journalistes à Port Vila et de cinq journalistes vanuatais (de l'île de Pentecôte et Santo) basés en Nouvelle Calédonie. Le projet est soutenu par la Délégation de l'Union européenne au Vanuatu, ainsi que par l'Ambassade de France.

Les questions ne manquent pas.

ASIA : Pouvez-vous nous présenter en quelques mots ce projet d'un nouveau journal ?
On veut rétablir l'équilibre entre le français et l'anglais ; depuis l'Indépendance, il n'y a pas eu de création de journal francophone. Nous voulons aussi créer un lien fort entre les communautés vanuataises en Nlle Calédonie et les Vanuatais francophones du Vanuatu. L'Hebdo fera 16 pages (dont 4 en couleur), sera diffusé en Calédonie (1000 exemplaires) et au Vanuatu (1000 exemplaires). La Province sud de Calédonie est jumelée à l'ensemble de l'archipel. On veut développer les liens.

L'HEBDO
DU VANUATU
L'édition française du Vanuatu Daily Post
Lancement du nouvel hebdomadaire
francophone du Vanuatu
Avec l'appui de la Délégation de l'Union européenne
et de l'Ambassade de France à Port-Vila
L'Hebdo

Maquette pour annoncer la parution de L'Hebdo (Photo.: P. Pio)

Quelles rubriques avez-vous adoptées ?
Il y aura des nouvelles de l'archipel, de la région Pacifique, d'Europe, des pages Culture, Economie, ONG, Petites annonces, B.D., Sport, Courrier des lecteurs, et une page plus spécifiquement consacrée au développement et aux investissements au Vanuatu. Nous allons essayer d'éviter les faits divers. Nous voulons donner une vision positive de ce qui se passe.

Qu'est-ce un bon journaliste pour vous ?
Quelqu'un qui a envie de s'y mettre, de développer le journal, qui comprend comment profiter de cet espace d'écriture qui s'offre à lui. Quelqu'un qui doit être lui-même. Qui n'est pas timide, qui a compris que les hommes sont des hommes, quelles que soient leurs fonctions ou leurs actions.

Quels problèmes immédiats se posent pour le lancement ? Quel est le gros de votre travail ?
Les problèmes de chaque semaine : l'approvisionnement en informations ; il faut stimuler les journalistes ; je dois aussi à partir d'un article brut tirer l'essentiel de l'info, corriger la syntaxe, vérifier que l'info est vérifiée ! Je tire l'info pour faire le titre, le chapô, les intertitres. Le plus difficile est de s'assurer un flux régulier d'infos. Et il faut qu'on soit intéressant en Calédonie et au Vanuatu.

Peut-on parler déjà d'une ligne éditoriale ?

Ici, il n'y a pas de clivage droite-gauche ; nous voulons participer au développement et aux échanges culturels, entre la Calédonie et le Vanuatu. Nous voulons que ce soit le journal francophone des Vanuatais au service des Vanuatais. Encore une fois, donner l'image d'un avenir positif.

Est-ce que votre vie a changé depuis que vous êtes rédactrice en chef ?

Je n'ai plus d'horaires ; je pense au journal la nuit… le dimanche… Il faut être prêt à tout moment ; mais c'est une aventure passionnante. Vous savez, j'ai toujours marché pieds nus dans Port Vila ; récemment, on m'a demandé si j'allais mettre des chaussures… Et vous le voyez, je suis toujours pieds nus ! Ma vie n'a pas changé...

Carmélita intriguée par les rotatives. A l'arrière plan, notre professeur qui peut-être a repéré une faute d'orthographe ?

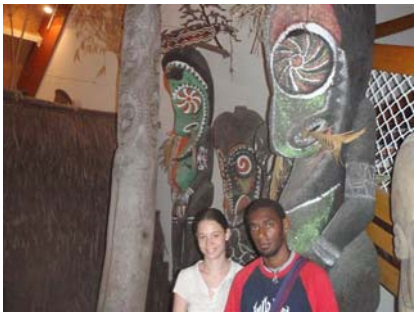
Carmélita Sali, Paul Pio (1ère ES)

PROMENADE AU CŒUR DES ARTS DU VANUATU

L'année se termine dans l'hémisphère sud. Capucine (1 ère STG) et Amos (Ter. STG) se rendent au musée national de Port Vila avec leur professeur dans le but de se laisser toucher, étonner, émouvoir par les œuvres. Capucine nous raconte sa déambulation à travers les arts du Vanuatu.

Sculptures et tambours

Dispersés dans les îles ou au musée, on ne peut manquer les sculptures de grande taille. Elles indiquent l'autorité des chefs. Elles sont faites en bois ou en fougère arborescente. Plus il y a de têtes sculptées, plus le chef est puissant. Se dressent aussi verticaux, les majestueux tambours d'Ambrym en troncs creusés. Ils sont très utiles pour appeler les gens éloignés dans la brousse, pour les prévenir d'un événement, ou pour commencer une danse. Leur écho peut s'entendre loin dans les vallées. Ils sont aussi très décoratifs.



Nos deux visiteurs plus petits que les tambours.

Pour communiquer, on utilise aussi le boubou, gros coquillage, dans lequel on souffle. Un bruit grave et prolongé s'en dégage. On peut l'utiliser pour marquer le début d'un événement. La flûte en bambou de l'île d'Ambrym permet encore d'accompagner les danses.

Le son du boubou marque un événement important.

Natte rouge et dents de cochon sont des monnaies au Vanuatu.

Il y a plusieurs éléments de monnaie. Certaines sont en forme de longs colliers de plusieurs mètres où s'enfilent des centaines de petits coquillages par de minuscules trous. L'étonnant anneau de bénitier géant est propre à l'île d'Erromango. Il servait à échanger des terres, à faire un mariage ou à réparer un crime. L'anneau est formé par la nature, alors que les colliers sont faits par les hommes. Les nattes encore s'échangent lors des grandes célébrations ; on les considère comme une monnaie importante encore aujourd'hui ; elles servent aussi à se faire pardonner.

La monnaie la plus célèbre après la natte est la dent de cochon sauvage d'Océanie ; elles sont en spirales et sont considérées comme un attribut précieux. Les cochons eux-mêmes servent de monnaies ; lors d'un mariage, la dot peut se faire en cochons sauvages.

L'effigie du mort : mannequin de terre, crâne modelé.

D'ailleurs on peut voir des massues anciennes qui sont utilisées pour assommer l'animal. Ce sont de beaux objets en bois lourd. Cet outil sert lors des rituels où l'on tue les cochons. Certains ont des décorations : des yeux, des cornes, des têtes ; ce n'est donc pas seulement un outil pour tuer, mais c'est aussi un objet esthétique. Ils sont tous différents.

La pièce la plus mystérieuse du musée est peut-être cet imposant Rambaramp. C'est un mannequin de terre qui représente un mort, souvent un chef important ; on a utilisé le crâne véritable du mort et ses traits ont été redessinés avec de la terre. En cas de conflit ou de malheur, on peut s'adresser au Rambaramp pour que l'esprit du défunt vienne résoudre les problèmes. De nos jours, on n'utilise plus le crâne véritable pour faire des effigies aux défunts.

Art éphémère ?

Mais que fait ce garçon accroupi sur le sable ? Le dessin sur sable est un art propre au Vanuatu. Qu'essaie-t-on d'exprimer à travers ses dessins tracés du bout du doigt dans le sable fin ? Avec le temps, le dessin s'efface. Cet art est classé patrimoine mondial de l'Unesco. On y représente des fruits, des poissons, des crustacés, des tortues, des pirogues ou des formes abstraites. Cela s'apprend assez vite et il y a tous les ans un festival organisé dans une île de l'archipel. Ici, Amos se lance dans une rosace abstraite.

Capucine Hanrion (1ère STG)

Tout en kava : la boisson nationale du Vanuatu

La racine de kava s'écrase ; elle est mâchée encore dans les îles ; puis le jus verdâtre est filtré et bu le soir dans les Nakamal (maison ouverte pour se rassembler), à l'abri des lumières. On boit cul sec pour ne pas sentir le goût ; la boisson apaise, calme les esprits, engourdit les corps.

ROBES MISSIONS AU VANUATU : COULEURS ET LÉGÈRETÉ...

Au Vanuatu, les femmes portent de longues robes amples aux motifs divers. D'où vient cette robe communément appelée « robe mission » ? Quatre enquêteurs de 1ères S et ES ont voulu en savoir plus

Dans le livre de Didier Daenincks, ***Cannibale,*** on peut lire: « Au début, ils voulaient même que les femmes quittent la robe mission et exhibent leur poitrine ». Lors de l'exposition coloniale de 1931, à Paris, les organisateurs ont soif d'exotisme… Mais quelle est cette robe mission ? Au XIX ème siècle, à l'arrivée des missionnaires presbytériens dans les Nouvelles Hébrides, l'actuel Vanuatu, les femmes ont été obligées de porter la robe mission, dite « mother Hubbard dress » (du nom de la mère supérieure qui l'a créée). Avant, les femmes étaient seins nus, portant seulement une jupe faite en feuilles de bananier ou de palmier. On retrouve ces robes à Tahiti, Samoa, en Nouvelle Calédonie, à Fidji, mais chaque pays a son style. Au début ces robes étaient blanches, simples et obligatoires. Avec le temps, ces robes ont évolué, des motifs ont changé, elles sont plus travaillées, plus colorées.

Enquête auprès des couturières du marché Hébrida

Ce jour-là, au marché *Hébrida*, en centre ville, on a trouvé une femme qui cousait ; on lui a demandé si elle avait du temps, car comme il y avait un bateau de touristes, il y avait du monde. Elle a accepté. Nous avons rencontré Telma, couturière trentenaire, qui nous a répondu en langue locale, le bichelamar.

Telma au marché Hébrida.

Un métier transmis de génération en génération

Comment a-t-elle appris à coudre ? Cela se transmet de génération en génération ; sa grand-mère a appris à sa mère qui lui a appris ; elle-même apprend à sa fille de six ans. Combien de robes par jours ? Cinq à six par jour maximum, quand elle a vraiment l'esprit à coudre ! Parfois elle a d'autres choses à faire ; elle aime coudre car elle fait son travail comme elle veut ; chez elle ou au marché ; elle n'a pas de patron derrière elle. Suit-elle un modèle ? Au début, oui, celui que les missionnaires ont imposé, puis elle a perfectionné le modèle pour avoir plus de clients ; pour attirer les jeunes ; elle ajoute des dentelles, des rubans, des petites fleurs en tissu. Elle aime son métier. Elle aime les robes, c'est pratique pour les femmes, spécialement les femmes enceintes. Elle achète le tissu dans les magasins chinois. Des défilés ? Oui, ils se tiennent en juillet pour la fête de l'Indépendance (1980) ou les fêtes agricoles.

Élégantes vêtues de robes missions *(photos. Ch. Ed. Saint-Guilhem)*

Parfois, on vend sur le marché calédonien ; les Calédoniennes les achètent chères. Une robe se vend : 1500 vatus (une dizaine d'euros) au Vanuatu ; elle coûte 2500 vatus à Nouméa. Les robes peintes et les grandes manches sont plus chères. Telma préfère les robes missions que les robes modernes ; elles trouvent les femmes plus belles avec. Elle a maintenant une machine électrique au marché. Chez elle, dans les îles, elle coud avec une machine manuelle. On peut emprunter auprès des « Vanwoods », les associations de femmes.

Détour par les travailleuses du front de mer

Nous nous rendons ensuite au front de mer où d'autres couturières s'affairent : Béthel (une cinquantaine d'année) a pris des cours de couture pour des chemises, des shorts, des jupes ; puis en voyant le marché *Hébrida* elle a eu envie de se spécialiser, a copié ses amies et s'est installée sur le front de mer. Utilisant une machine manuelle - car il n'y a pas d'électricité -, elle perpétue à son tour la tradition.

Version patchwork.

Et nos camarades de classes ? Paroles d'élèves :

Rosine 1ère S *: j'ai appris à coudre en observant ma tante. Cela m'a inspiré ; je maîtrise bien la technique. Il me faut une journée pour faire une robe mission.*

Floriane 1ère S *: je la porte pour des occasions particulières, tous les dimanches et pour les fêtes traditionnelles. C'est aéré, j'aime bien. Mais je n'en porte pas à l'école car ça ne va pas avec le cartable.*

Carmélita 1ère ES *: j'ai appris dans mon île à Pentecôte, à l'école, vers 14 ans, pendant les cours d'« Arts ménagers ». Il y avait des machines manuelles. Une par élève. On vendait les robes ; on récoltait de l'argent pour la mission. Trois heures par semaine. A l'école je préfère venir en vêtements serrés.*

Jessica 1ère ES *: je la porte pour aller à l'église. J'en ai une ou deux. A l'école, je n'en porte pas, car je garde ma robe pour les fêtes.*

Sandrine 1ère ES *: une fois, j'en ai porté une et on m'a dit que je ressemblais à une mémé alors je n'en porte qu'à l'extérieur ! J'aime la légèreté des tissus.*

Graham Theuil, Sandrine Virelala (1ère ES)
Floriane Lawac, Rosine Lawac (1ère S)

VOYAGE DANS LE TEMPS CHEZ LES BADUYS

A quelques heures en voiture de Jakarta, un peuple. Pour préserver ses croyances et son mode de vie particulier, il demeure ancré dans un passé secret et discret. Les Baduys ou *Kanekes*, comme ils se nomment eux-mêmes, sont une petite population qui selon la tradition, descendent des aristocrates émigrés du royaume de Pajajaran ; le dernier royaume hindou à l'Ouest de Java à avoir résisté aux musulmans, (sa capitale, Pakuan, se trouvait à l'emplacement de l'actuelle ville de Bogor). Leurs descendants se retrouvent aujourd'hui regroupés dans la partie occidentale de l'ile de Java à environ 120 km à l'Ouest de Jakarta. On compte entre 5000 et 8000 individus, qui occupent un territoire de 50 km^2 environ, dans le massif forestier du Kendeng. C'est à ce « choc des cultures » entre les lycéens citadins que nous sommes et ces hommes très « nature » que nous vous convions.

Le 12 septembre 2008 à 7 heures du matin, le superbe bus climatisé qui allait nous servir de machine à voyager dans le temps s'ébranle. Un peu ensommeillés, nous, les dix élèves de la classe de 1ère ES du LIF de Jakarta, nos professeurs de SES et de maths et notre guide érudit Don Asman, universitaire, spécialiste de la culture Baduy, commençons notre périple. D'abord, il y a la traversée de la ville et ses classiques encombrements, « macet », auxquels nous sommes déjà bien habitués. Au fur et à mesure que nous avançons, le paysage se fait sauvage, les discussions s'engagent. Au bout de trois heures de trajet, nous marquons la pose repas dans un restaurant traditionnel indonésien. Les accompagnateurs nous engagent à profiter de ce repas « chaud et complet »...

Pour vivre libres, vivons cachés

Rencontrer les Baduys se mérite, et harnachés de nos sacs à dos, nous voilà partis pour une marche de cinq heures dans une nature aussi belle que rude, car ici plus de routes mais de la piste. C'est donc par un chemin particulièrement escarpé et pentu, zigzaguant entre forêt et rizières, que nous avançons vers la frontière de leur territoire. Des passages étroits, boueux et glissants ont forcément occasionné quelques jolies chutes sans gravité sur ce sol si meuble mais aussi si... salissant. Crottés, nous arrivons enfin au pont de liane qui marque culturellement l'entrée du pays des Baduys noirs. En traversant un vrai pont de lianes, un élève passe sa jambe à travers les planches mal ajustées.

Le pont de lianes (photo : Zoé Criquet)

Après le repas, les Baduys, grâce à la traduction de Don Asman, nous en disent un peu plus sur eux (photo : Sarah Gorecki)

Le petit côté « Indiana Jones » de l'expédition n'est pas pour déplaire à certains. Enfin, nous voilà sur le territoire des Baduys. Les Baduys se divisent en fait en deux sous groupes : les Baduys Luar *(de l'extérieur)* appelés aussi Baduys noirs qui se distinguent par un habit et un turban bleu sombre, et les Baduys Dalam *(de l'intérieur)* appelés aussi Baduys blancs car coiffés eux d'un turban blanc. Les étrangers ne sont pas autorisés à pénétrer sur le territoire des Baduys blancs... Les Baduys noirs sont ceux qui sont les plus proches de notre civilisation, ils commercent avec l'extérieur, utilisent du savon et quelques objets manufacturés et pratiquent l'agriculture. Trempés et crottés, nous commençons à accuser la fatigue due à cette marche inhabituelle. Prévenants, nos amis Baduys, nous offrent une potion censée chasser la fatigue. La composition demeure secrète *(ça ressemble à de l'eau)*, mais ce sont des incantations magiques qui paraît-il lui confèrent ses vertus régénératrices. Ça marche ! Et nous repartons presque vaillants vers le village, avec, confessons le, l'aide des Baduys, qui, pieds nus, eux, portent nos sacs..... Sans quoi, nous serions certainement encore sur ce chemin perdu. Soudain, quelques bruits, cris d'animaux et mouvements dans les feuilles font frissonner les filles, mais seul un pauvre scorpion, certainement plus terrifié que nous, sort du bosquet, visiblement fier d'avoir réussi à arrêter la colonne quelque temps. Durant le trajet, Don Asman, notre guide éclairé, nous fournit des informations sur le mode de vie des Baduys : tout d'abord sur leur langue qui est issue d'une forme de Soundanais archaïque. (L'ile de Java regroupe deux langues : le Soundanais et le Javanais.) Leur religion appelée « *agama Sunda Wiwitan* » est une combinaison d'Hindouisme traditionnel mais aussi très curieusement d'animisme, comme si l'isolement avait cultuellement réactivé sur les descendants de cette caste aristocratique vivant en autarcie des réflexes néolithiques. Cette curieuse religion leur impose grand nombre de « tabous » comme ne pas tuer ni voler, ne pas commettre d'adultère, ne pas boire d'alcool, ne pas manger de nourriture la nuit, ne pas utiliser de moyens de transports autre que la marche à pied… D'autres tabous visent aussi à défendre la nature qu'ils ne doivent offenser par aucune contrainte, par exemple, terrasser des rizières irriguées est tabou, ils s'imposent la culture du riz de montagne qui ne porte pas atteinte au paysage, ils bannissent aussi l'utilisation d'animaux domestiques et a fortiori de machines modernes.

Par cette vision pure et naturelle du monde ils ont même pu résister aux influences religieuses extérieures sublimant les sermons et prêches de quelques prêtres ou imams en mal de conversion, en déduisant simplement que « si Adam a été créé par Dieu c'est pour mener dans son jardin d'Eden, une vie de Baduy ». Les premiers échanges s'instaurent avec nos guides Baduys. On ne se comprend pas vraiment, les signes et les grimaces remplacent les mots, mais on rit beaucoup. Nous arrivons au crépuscule dans le village qui nous accueille. Le spectacle est surprenant pour nos yeux de citadins : de petites maisons en bois, aux toits en feuilles de bananiers tressées s'alignent devant nous, cachant en partie le flanc de la montagne. Ces maisons sont vides : pas de lit, pas de meuble, rien. Dans le modernisme les Baduys ne reconnaissent pas le « progrès ». Est-ce un progrès en effet de ne plus avoir droit au calme et au silence, de n'avoir que de l'eau polluée et d'être souvent plongé dans une agitation frénétique et parfois agressive ? Les Baduys sont parfaitement pacifiques, c'est la paix qu'ils veulent conserver à tout prix et le droit de croire en leurs mythes et de vivre dans leurs traditions. Alors, pas de douche chaude sortant du robinet, mais l'eau de pluie dégoulinant d'une gouttière, pas de toilettes, mais la nature toute proche...

Pas de chichis chez les Baduys

Après une toilette sommaire, nous sommes conviés au dîner. Le régime n'est pas très varié chez les Baduys et nous avons droit comme eux chaque jour ou presque à du poisson salé et à du riz. Assis à l'écart devant leur marmite, ils nous observent et s'amusent de notre réserve. Les femmes et les enfants mangent à part.

Nos estomacs et palais étant peu habitués à des saveurs si salées, nous complétons notre menu par des spaghettis et des noix de coco fraîchement ouvertes. Nos hôtes ne sont pas vexés, les Baduys ne jugent pas. Ils ne se considèrent pas comme supérieurs, ni inférieurs non plus d'ailleurs.

Trop excités pour dormir, nous nous rassemblons sur la terrasse prévue pour le repos des garçons (les filles étant hébergées dans une maison un peu plus loin) et nous discutons longtemps. Quelques heures de sommeil entrecoupées de chasse aux cafards et de visites des chats du village, et déjà, le chant du coq nous surprend ; c'est l'aurore. Nous remettons nos chaussettes et nos chaussures humides après un petit déjeuner « mixte » *(pain et chocolat apportés avec nous et thé baduy)* nous repartons pour un autre village.

Village baduy se fondant dans la nature (photo de Zoé Criquet)

Des femmes baduys au marché. Elles sont célibataires car les femmes mariées ne portent plus de corsage blanc (photo : S.Gorecki).

En fait, nous nous séparons ; un groupe « bobos et ampoules » prend un chemin plus aisé, les autres reprennent la marche pour quelques heures, et de nouveau nous traversons collines et forêts avec l'impression que nous sommes seuls au monde, que la civilisation a disparu et qu'on pourrait vivre nous aussi dans cette nature inviolée, tantôt redoutable, tantôt amicale.

Les Baduys blancs, sacrés parmi les sacrés

Nous arrivons tout près du pays des Baduys blancs, ici les règles sont encore plus strictes, pas de visiteurs étrangers, pas de photo, interdiction d'utiliser des clous pour la construction, d'élever du bétail ou de cultiver des plantes. Ils n'étaient plus que 370 au dernier recensement. Ce sont les véritables gardiens de la tradition et un seul d'entre nous, à moitié indonésien, aura le privilège de les rencontrer. Il nous livre à son retour ses impressions :

« *Quand je suis arrivé, le village était quasiment vide et extrêmement propre. J'ai rencontré une femme qui m'a fait visiter et m'a expliqué que la situation des maisons correspondait à la hiérarchie, la maison la plus en haut étant celle du chaman. Je suis allé devant le temple mais son entrée m'était interdite* ».

Certains choix de cette population de refuser la modernité et le confort nous paraissent difficiles à accepter : l'absence de soins médicaux, le peu de place laissé aux distractions, la nécessité de longues heures de travail sur les cultures. Mais par ailleurs, leur lien incomparable avec la nature, la sérénité qu'ils affichent, donnent l'impression qu'ils sont satisfaits de ce mode de vie et qu'ils veulent le préserver. Durant notre bref séjour parmi eux, ils n'ont pas cherché à nous charmer, à nous séduire, ou même à nous convaincre que leur mode de vie était le bon. Ils étaient naturellement cordiaux et contents de notre découverte réciproque.

Notre classe et les Baduys (photo : Zoé Criquet)

Zoe Criquet, Safia Boudia,
Alexandre Quillien, Sarah Gorecki (1ère ES)

LE FESTIVAL DES ÉLÉPHANTS À SURIN

Une fois par an en Thaïlande, se tient le festival des éléphants. Créé en 1960, ce festival populaire attire les gens du monde entier, des petits enfants aux adultes.

Surin, belle province de Thaïlande, est connue pour ses excellents dompteurs d'éléphants. Pour cette raison, elle est appelée « la province des éléphants ». Les éléphants de Surin et leurs dompteurs font des démonstrations et se déplacent dans plusieurs endroits pour gagner de l'argent. En novembre, tous se rassemblent pour ce grand festival.

Des éléphants aux multiples talents...

Tous les ans, plus de cent éléphants avec leurs dompteurs participent à cet événement. De nombreuses activités sont organisées, comme « le petit-déjeuner de l'éléphant » ; des tonnes de fruits sont étalées sur des tables, puis mangées par les éléphants à leur arrivée. L'ambiance est très animée.

Le petit-déjeuner des éléphants (Photo: Marcin Nowak).

Des jeux sont organisés comme la lutte à la corde des éléphants contre les hommes, le football et surtout les fausses batailles où l'on visualise la force et le talent de ces pachydermes. Mêlés au défilé des éléphants, on voit enfants et enseignants en robe traditionnelle, dansant et jouant de la musique.

Vous seriez étonnés en voyant ces « artistes » qui utilisent leurs trompes pour peindre. Une « école d'art » s'est ouverte pour « enseigner » la peinture aux éléphants. Les plus doués sont sélectionnés et continuent à apprendre jusqu'à ce qu'ils soient prêts pour gagner ainsi leur vie. Au festival, quelques personnes préparent les couleurs, puis les éléphants prennent les pinceaux et commencent leurs œuvres d'art. Les peintures peuvent être très simples avec des fleurs et des arbres, ou plus compliquées avec des paysages ou des scènes de nature. Les prix par tableau vont de 700 bahts (13 €) jusqu'à 10 000 bahts (200 €). De plus, les prix dépendent aussi des « artistes ». Jojo est un éléphant considéré comme un des trois premiers artistes éléphants; ses travaux sont très originaux et sont vendus aux enchères internationales pour des milliers de dollars.

L'artiste inspiré.
(Photo : Do Khoi Nguyen)

Ce festival des éléphants est probablement le plus populaire de la région du Nord-Est. Ne ratez pas ce témoignage unique de l'incroyable talent et de l'intelligence des éléphants, le symbole de la Thaïlande.

Do Phuong Linh (1ère ES)

LE PETIT 5ème : ÉCRIRE POUR AIDER

Le samedi 7 juin 2008, lors de la Fête de l'Ecole, le nouveau guide bilingue sur Singapour, *Le PETIT 5ème* est mis en vente. Plus de 200 exemplaires sont vendus en 4 heures ! Ce guide culturel de 204 pages permet d'avoir des informations sur les quartiers ethniques de la Cité-Etat. Mais on y trouve aussi plus de 50 pages sur Singapour avec les meilleures adresses de parcs, de shopping ou d'endroits « branchés ».

Le PETIT 5ème
Guide de Singapour / Singapore guidebook
Français / English
Par les élèves du LFS / by LFS students
Année 2008 / year 2008

Comme pour les précédents guides (*Little India, Chinatown et Kampong Glam*), le projet revêt une dimension humanitaire. Nous avons décidé d'offrir du matériel scolaire et pédagogique à l'association PERTAPIS qui vient en aide aux enfants déshérités de Singapour. Le samedi 15 novembre 2008, accompagnés de Maxime Pilon, notre enseignant d'histoire-géographie, à l'initiative des guides, nous visitons *Pertapis Children's Home*. Ce centre a été créé en 1993, suite à une très forte demande pour un orphelinat pour la population malaise. Aujourd'hui, il accueille des enfants de toute origine et toute religion. Moins de 50 % des frais du centre étant payés par l'Etat, les responsables doivent donc chercher des partenaires extérieurs. Grâce à la vente de notre guide nous pouvons leur faire un don de plus de 2 000 $ de Singapour (1000 €).

Le jour de la visite, nous arrivons à 9h au centre. En entrant, nous voyons des garçons jouant au football. Les responsables de *Pertapis Children's Home* nous font une présentation de leur mission : faire des enfants des adultes responsables. Leur but est de pouvoir donner aux enfants qui ont été séparés de leurs parents un foyer d'amour ainsi qu'une éducation afin de leur laisser la possibilité de développer leur potentiel. Leur programme est basé sur CARE *(Counseling/Art/Rehabilitation/ Education)* Nous sommes particulièrement touchés et émus par une chanson composée par une des résidentes et jouée par la directrice. Nous en retenons la tristesse qu'éprouvent les enfants due à l'absence de leurs parents. Après le pique-nique, nous faisons une visite du centre et rencontrons les enfants. Certains jouent, d'autres étudient. Nous visitons les dortoirs, l'infirmerie, la bibliothèque, la salle de jeu et la salle informatique. Un panneau d'affichage nous interpelle. Il témoigne de la politesse des enfants grâce à des stickers : l'enfant qui en gagne le plus à la fin de la semaine gagne des coupons gratuits pour *Burger King*. « *Même si nous n'encourageons bien sûr pas la consommation de cette alimentation, nous trouvons que ce système est motivant pour faire de l'enfant un adulte responsable et poli* », nous précise l'un des responsables. Après avoir rencontré ces enfants, nous avons tous eu le cœur lourd de les quitter.

Nos efforts, pour écrire notre guide ont été utiles ! La simple rencontre avec ces enfants s'amusant à la balançoire, au toboggan et apprenant avec de vrais livres, nous encourage à poursuivre nos actions humanitaires.

Clément Miao (1ère S)

L'émergence discrète du « bokator »

Issu de la langue khmère, le terme « bokator » est composé de deux mots : « bok » qui signifie attaquer et « tor » qui veut dire tigre (la lettre « a » est ici pour effectuer la liaison). En effet, jadis au Cambodge, les tigres harcelaient sans cesse les villageois en attaquant les bœufs et les petits enfants. Pour se défendre contre ces animaux sauvages, les hommes du village ont inventé cette forme de combat. Enquête sur le renouveau de cet art martial méconnu.

A chaque pas, retentissent de plus en plus fort des cris rythmés et secs. En grimpant l'escalier, le bruit s'amplifie. Une fois arrivé, on se retrouve dans un grand hangar presque vide où figure un vieux bureau avec, derrière, un ordinateur presque archaïque. A sa gauche, l'on peut apercevoir une espèce de dortoir avec trois lits pliables en bois et des moustiquaires. Au-delà, le lieu d'entraînement semble déjà un peu plus sophistiqué avec un grand espace et un sac de boxe à moitié éventré. Voilà, le lieu où se réveille le *bokator*, l'art martial national du Cambodge. « Longtemps, le *bokator* s'est endormi. Moi, j'essaie de le réveiller » affirme fièrement le grand maître Ta Kim Sean. Preuve de l'ancienneté de cet art martial, on peut observer certaines de ses techniques reproduites sur les bas-reliefs des temples d'Angkor. A l'époque de l'Empire khmer, les soldats cambodgiens l'apprenaient pendant leur entraînement militaire. Le roi notamment maîtrisait très bien cette forme de combat.

Ta Kim Sean, grand maître du Bokator *(© Léonore Beugnot)*

Technique de combat (© L. Beugnot)

Quand les Thaïlandais voisins ont envahi le Cambodge, les manuscrits et les livres ont été brûlés ou volés. Les plus grands maîtres ont néanmoins gardé cette connaissance en eux. Le pays à l'époque n'ayant pas d'école pour former les futurs maîtres, les anciens s'abstenaient de l'enseigner à leurs successeurs par manque de confiance et par peur de semer le désordre. En outre, de 1975 à 1979, le régime khmer rouge, en interdisant toute forme de culture, a construit une deuxième barrière à la propagation de cet art martial. Les maîtres de *bokator* ont été exécutés pendant cette période.

Le retour du *bokator* dans la culture cambodgienne s'effectue véritablement en 2004, lors de la création de l'association du « boxkator » (nom modifié pour attirer les curieux) par Ta Kim Sean. Il existe désormais au Cambodge 29 écoles qui enseignent cet art martial et environ 1 200 apprentis. L'école à Phnom Penh a pu attirer de plus en plus d'élèves khmers mais aussi étrangers. Même si la plupart des disciples sont cambodgiens, il n'est pas rare parfois de retrouver des compatriotes français. Ici, des élèves de toutes les nationalités et de tous les âges se réunissent que ce soit par curiosité, pour reprendre la forme ou afin de se préparer pour une compétition. Un championnat se tient tous les ans depuis 2006. Cependant, à cause de la violence de ce sport, un comité se réunit actuellement pour modifier les règles afin de limiter le nombre de blessures graves dans le prochain tournoi de 2009.

Un grand souci financier subsiste. Les élèves cambodgiens bénéficient d'un enseignement quasiment bénévole (7,25$/mois). Même si pour rattraper la différence les étrangers paient plus cher (10 $/cours), leur nombre reste limité. Ta Sean a même vendu sa voiture pour assurer l'existence du club. De plus, les sponsors restent timides. En effet, l'intérêt culturel reste loin derrière l'intérêt financier. Son livre rassemblant les techniques de cet art martial a du mal à être publié. Tout de même, le grand maître reste optimiste. « Le *bokator* est comme une voiture sans essence. Je suis le conducteur et les athlètes sont en train de la pousser. Si un jour, quelqu'un nous met de l'essence, le *bokator* démarrera » affirma t-il. Avec un peu d'espoir et de patience, cet art martial national sera reconnu mondialement.

Vatanak Ky (Tle ES), Samir Pheng (Tle L)

L'architecture traditionnelle malaisienne

L'architecture en Malaisie est un cocktail harmonieux de styles traditionnels et coloniaux. On y trouve quatre grands styles : malais, chinois, indien et aborigène.

L'architecture malaise est caractérisée par des pilotis pour pouvoir rafraîchir la maison et éviter les inondations. Les toits sont élevés et les fenêtres sont grandes, ornées de dessins. Les maisons sont construites en bois dur sans utilisation de clous, avec des poutres tenues par des coins. L'un des plus beaux bâtiments malais est l'*Istana Kenangan* qui se trouve à Kuala Kangsar, capitale royale de Perak. L'architecture malaise a aussi été beaucoup influencée par l'architecture islamique de style mauresque. Des exemples de ce style sont la gare de Kuala Lumpur et de très nombreuses mosquées.

Gare de Kuala Lumpur de style mauresque (photos : Cognard, Poinard et Villeroux)

Il y a deux styles d'architecture chinoise : traditionnel et *baba-nyonya.* Un exemple de monuments traditionnels serait les temples chinois très colorés. Le style *baba-nyonya* se trouve surtout à Malacca et à Penang : les maisons ont des cours intérieures avec de belles tuiles de toutes les couleurs.

Temple traditionnel chinois à Chinatown, Kuala Lumpur

La plupart des Indo-Malaisiens sont d'origine du sud de l'Inde. Les temples indiens sont un exemple flagrant de ce style d'architecture : coloré et monumental. Quelques temples sont cependant faits avec plus d'attention : ils ont de très belles gravures, peintes en or et faites avec des tuiles importées d'Italie et d'Espagne.

Enfin, les villages d'eau et maisons longues, utilisées comme maisons communes, sont caractéristiques de l'architecture aborigène. Ces structures allongées et penchées, souvent construites en bois avec un toit fait en feuille, peuvent abriter de 20 à 100 familles. Les villages d'eau, construits sur des pilotis, sont localisés au bord de la mer ou sur les rivages. La ville de Malacca est un exemple en Malaisie où on peut trouver tous les styles d'architecture, y compris le style colonial.

Temple indien à Kuala

Cécile Cognard, Florence Poinard, Géraldine Villeroux (1ère)

Développement touristique en Malaisie : le passé et le futur

La Malaisie est dotée de sites touristiques de luxe. Les plus connus étant Club Med Cherating, Genting Highlands, et Cameron Highlands.

L'un des premiers à avoir été développé se trouve à 51 km au Nord de Kuala Lumpur et se nomme *Genting Highlands.* Conçu autour d'un casino qui en est la raison d'être, cet énorme complexe touristique intègre un parc d'attractions et un terrain de golf. Situé en altitude, il permet de retrouver la fraicheur qui manque en ville. Créé en 1972, *Genting* est une simple reproduction de Las Vegas.

Ci-contre, une copie de l'hôtel Paris de Las Vegas…en Malaisie. (Photo : Villien-Villeroux).

Ses nombreux spectacles attirent souvent plus de 30000 visiteurs par jour dont 10000 passent la nuit dans les hôtels du complexe. Des télécabines permettent de traverser la forêt vierge qui entoure *Genting* en 11 minutes pour atteindre le point culminant de 2 000 m. L'ensemble du *resort* a vieilli, mais malgré son caractère suranné, il correspond toujours aux attentes de ses visiteurs, essentiellement originaires du Sud-Est asiatique. « Snow world » est une attraction très populaire pour les locaux qui y découvrent la neige qu'ils n'ont jamais vue et s'étonnent de la température ambiante de - 4 degrés.

Sepang Goldcoast se situe sur les plages du détroit de Malacca, à 75 minutes de Kuala Lumpur. Ce projet s'étend sur une étroite bande côtière, longue de 22 km. En opposition à *Genting*, le concept même de ce développement majeur, initié par l'Etat de Selangor, inclut un très fort souci environnemental. En dehors de la promotion de la région de Sepang, le projet prévoit la réhabilitation de la côte et de sa mangrove. Un développement léger avec des constructions sur pilotis ou des îles artificielles de petite dimension est mis en œuvre.

La première phase de ce projet conçu par un architecte français, est un hôtel de 400 villas, entièrement sur pilotis dont la conception a commencé le 30 juin 2003. Toutes les villas ont été vendues et les prix peuvent atteindre 1 161 600 Rmy (200 000 euros). La position des pilotis et l'implantation de l'hôtel ont été modifiées pour prendre en compte la préservation d'une espèce de coquillage endémique au site. Cet hôtel dont la forme a été retenue pour marquer les imaginations ouvrira en janvier 2010. Les phases suivantes verront la construction d'un second hôtel, d'un parc côtier conçu autour de la mangrove et d'un lagon reprenant les espèces coralliennes locales et d'un centre commercial lacustre.

La Malaisie se dirige aujourd'hui vers une industrie touristique différente et durable qui attire de plus en plus de touristes de multiples nationalités.

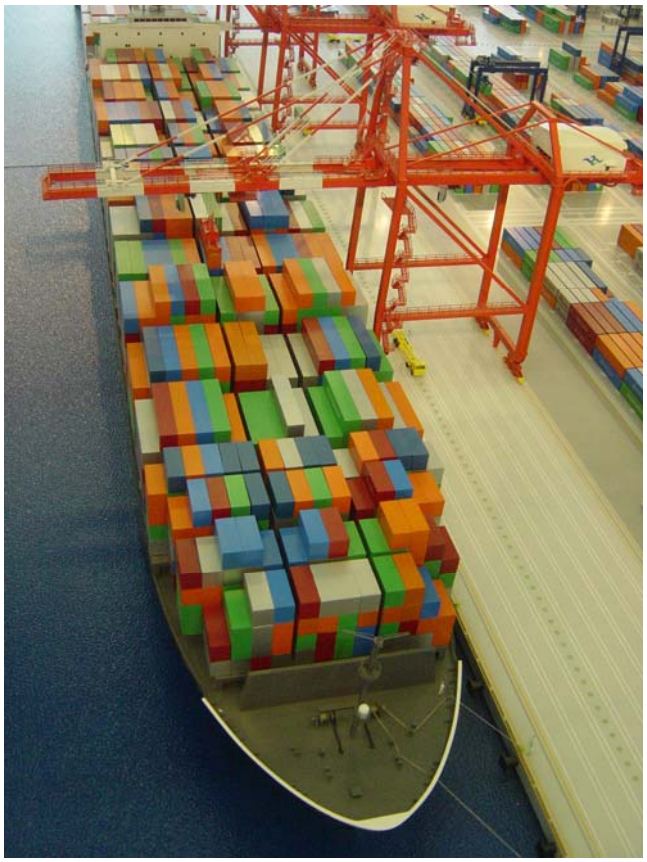
Cécile Villien et Géraldine Villeroux (1ère ES)

PORT BOTANY : LE PORT À CONTENEURS DE SYDNEY

A l'image de toutes les plates formes portuaires de l'Océanie et du monde, Botany Bay, le port de Sydney, se spécialise de plus en plus dans l'accueil des conteneurs et doit développer ses infrastructures.

Le site de Sydney a été découvert en 1770 par James Cook mais c'est seulement en 1788 que le capitaine Arthur Phillip y installe la première colonie anglaise. Non pas parce que l'emplacement est propice mais parce qu'il y est contraint par l'arrivée de La Pérouse qui veut revendiquer, pour la France, ce territoire non colonisé. Plus tard, à la fin du XIX^{ème} siècle, l'emplacement devient le comptoir principal de l'Australie, accueillant de plus en plus de pionniers (en partie grâce à l'abondance d'eau douce dans la région). Protégés par des larges baies, deux ports sont créés : celui de Sydney et celui de Botany, plus éloigné de la ville.

C'est ce deuxième port qui devient vite le port de liaison principal avec l'Angleterre et qui accueille la marchandise en provenance d'Europe. Il devient aussi rapidement le principal port d'exportation australien et le plus grand port du Pacifique avec Hawaï et Tahiti. Mais il reste loin de la taille des ports européens et américains. Au début du XX^{ème} siècle, Melbourne au sud, Darwin au nord et Perth à l'Ouest commencent à concurrencer sérieusement l'ensemble portuaire de Sydney. En 1930, un premier terminal moderne est aménagé pour accueillir les « ancêtres » des porte-conteneurs actuels.



Une maquette d'un porte-conteneurs à quai (© ASIA Tokyo)

La baie de Sydney où se croisent cargos et voiliers (photo. ASIA)

Les ports de Sydney et de Botany sont loin dans le classement mondial. Ils ne font pas partie des 50 plus grands ports du monde mais ils forment à eux deux tout de même les deux plus grands ports d'Australie, après Melbourne (50ème sur la liste mondiale). Après Singapour, Los Angeles et Tokyo, ils sont parmi les plus grands ports commerciaux du Pacifique. En particulier Port Botany qui accueille un peu plus d'1 million de conteneurs par an (Melbourne près de 2 millions et Singapour plus de 23 millions). Ce nombre représente 1/3 du transport de conteneurs d'Australie. Plus de 10 000 personnes y travaillent avec un apport annuel de 1,5 milliard de $. Chaque conteneur déchargé crée à peu près un million de $ en activité économique et 8 emplois à plein temps.

Parmi ces conteneurs 52 % sont de l'importation de marchandises, 25% de l'exportation et le restant sont des conteneurs vides. Depuis 1970, le commerce de conteneurs en Australie augmente de 6 à 9 % par an. Sydney et Botany Bay servent à recevoir, stocker et acheminer une grande part de marchandises d'Australie : celles ci arrivent sur des cargos qui, en peu temps, déchargent leurs centaines de conteneurs grâce à des grues, qui les déposent sur d'immenses « parkings à conteneurs ». Ils sont ensuite triés et acheminés dans le reste du pays par camion et par avion (l'aéroport de Kingsford étant situé à proximité de la zone de déchargement). Les voies ferroviaires étant peu répandues en Australie, la plupart des conteneurs sont acheminés par voie routière. Port Botany accueille surtout des cargos en provenance de la région Asie-Pacifique.

A proximité de port Botany, le port de Sydney est le plus grand port de plaisance d'Australie et du Pacifique. Ce qui n'est pas sans poser de problèmes. En effet, le port de Botany ne pouvant accueillir que six porte-conteneurs à la fois, on estime qu'une trentaine d'autres navires attendent leur tour au large, créant un danger permanent de collision. Le gouvernement australien a décidé d'entreprendre un projet d'extension pour que Botany puisse recevoir au moins dix embarcations et décharger les marchandises plus rapidement. En 2025, le port devrait accueillir 3,2 millions de conteneurs contre 1,3 actuellement. Ainsi, ce port s'imposera d'abord à l'échelle australienne puis à l'échelle du Pacifique. Malgré sa taille encore réduite, Port Botany est une infrastructure cruciale pour l'économie australienne.

François Casalis et Philippe Rival (2nde)

HANOI, À FOND LA CAISSE !

Depuis quelques années, les Hanoïens, pour montrer leur richesse, achètent des voitures de marques dans les garages de la ville, même si les prix atteignent des sommets.

Les gens crient, les pots d'échappement fument, l'air est irrespirable, les policiers ne peuvent rien faire, les voitures klaxonnent... vous êtes dans un embouteillage ! Un phénomène devenu très courant dans les rues de Hanoi. Ce qui s'explique par le fait que, le pouvoir d'achat des Vietnamiens ne cessant d'augmenter, les voitures sont bien évidemment de plus en plus communes dans la capitale. Le marché de l'automobile devient toujours plus effervescent.

De nouveaux garages et de nouvelles agences de voitures ouvrent à un rythme monstrueux. Les voitures de marque comme Toyota, Ford, Honda et même Hyundai sont vendues par dizaines de milliers chaque année même si leurs prix équivalent à de véritables fortunes. Une aubaine pour les concessionnaires de la ville.

Taxe d'importation de 200%

« Dans les garages, nous vendons une centaine de voitures par mois. Nos clients sont surtout des hommes d'affaires ou des représentants du gouvernement. Quelques étrangers aussi mais très rarement, quatre ou cinq par an », raconte un responsable du garage Honda de Tay Ho à Hanoi.

Quel changement ! Les rues de Hanoi envahies par les motos il y a peu, changées aujourd'hui en une mer de voitures.
(photographie : Thomas Sévédé).

Le grand inconvénient des voitures est que celles-ci sont vendues à un prix très élevé. Cela s'explique par le fait que le Vietnam ne fabrique pas beaucoup de véhicules à quatre roues et doit donc les importer. Or la taxe d'importation représente 200 % du prix du véhicule, à quoi il faut ajouter une TVA entre 5 et 10 %. Qu'à cela ne tienne : acheter des voitures est une manière pour les Vietnamiens appartenant à la nouvelle classe aisée du pays d'exhiber leur richesse.

Au regard du rythme effréné de la croissance vietnamienne, le phénomène automobile ne pourra que prendre de l'ampleur à l'avenir. Les Hanoïens devront apprendre les subtilités de la patience au volant. Et les 36 rues ressembleront peut-être bientôt à la place parisienne l'Etoile.

Thomas Sévédé et La Xuan Hoang (4e)

LA MOSQUÉE MASQUÉE

Parmi les trois mosquées du Vietnam, une seule se situe à Hanoi. Cachée dans l'anonymat des façades urbaines, «Al-Nour», qui signifie «Lumière», fut construite en 1896. Visite guidée.

L'entrée de la mosquée «Al Nour».
(Photographie : Soha Bénaissa).

Entrez par la grille verte. Un petit bâtiment à un étage avec des murs blancs et trois fenêtres avec des vitres en verres qui passe facilement inaperçu parmi tous les restaurants et boutiques de la rue. Montez trois petits escaliers en pierre, enlevez vos chaussures et passez par la porte en métal. Une grande salle, divisée par quelques larges colonnes rondes. Les murs et le plafond sont vieux et d'une couleur blanche jaunâtre sans décor ostentatoire. Le sol est recouvert par un tapis bleu vert, assez doux. Les cents douze années de vieillissement sont visibles partout. La salle ne résonne d'aucun bruit, une atmosphère parfaite pour la prière. L'air sent un peu le moisi, mais il fait frais à cause des fenêtres ouvertes. La lumière est bonne mais ce n'est pas trop brillant. Sur les côtés de la salle, il y a quelques meubles en bois ancien, l'espace reste cependant ouvert pour la prière.

Un imam indonésien

L'imam de cette mosquée est Indonésien. Il vient à Hanoi une seule fois par semaine, le vendredi, de 12h30 à 13h30 pour la prière de midi. « Il y a une grande différence entre les mosquées de mon pays et celles du Vietnam. Prenons l'exemple de la décoration : puisque mon pays est un pays dans lequel la majorité de la population est musulmane et qu'il y a beaucoup de mosquées, elles sont richement décorées, par rapport à celle-ci », constate ainsi monsieur Mohammed, imam de la mosquée. Pendant la prière du vendredi, l'atmosphère est encore plus silencieuse que d'habitude. On entend seulement l'imam réciter les Sourates. Les hommes prient d'un côté, les femmes de l'autre, mais toujours face à la Mecque.

Onze pays dont la majorité de la population est musulmane sont représentés dans la capitale vietnamienne : l'Indonésie, le Maroc, l'Algérie, l'Egypte, le Bangladesh, l'Iran, le Pakistan, l'Irak, la Palestine, la Malaisie et le Koweït. Leurs ressortissants constituent donc la majeure partie des fidèles de la mosquée hanoïenne. Mais on croise également, parmi les fidèles, quelques visages vietnamiens.

Soha Bénaissa et Vo Le Hoai Linh (4e).

MICHEL VERROT, UN CONTEMPORAIN DU PASSÉ

L'architecte français Michel Verrot (© M. Verrot)

M. Michel Verrot, Architecte des Bâtiments de France et architecte urbaniste en chef de l'État, est en poste depuis 8 ans au Cambodge où il dirige une équipe de la Mission du Patrimoine non angkorien au Ministère de la Culture et des Beaux-Arts de ce pays ainsi qu'une équipe à Siem Reap qui s'occupe de plusieurs parties du site d'Angkor Wat. Il a aimablement accepté d'être mon maître de sage et de m'initier à la complexité de son métier, qui nécessite des capacités aussi bien humaines qu'intellectuelles et pratiques. Selon lui, en effet, être créatif et cultivé, avoir le sens du travail en équipe tout en sachant la diriger, avoir un sens sûr de l'esthétique et faire preuve d'un esprit analytique, méticuleux et soigné sont des qualités et des compétences indispensables à l'exercice de cette profession.

Avant l'âge de dix ans, Michel Verrot voulait déjà être un archéologue, mais après un voyage à Athènes, il a réalisé qu'il voulait rénover des bâtiments historiques. Depuis lors, il a décidé de devenir architecte du Patrimoine. Après avoir étudié pendant six ans à l'École d'Architecture pour obtenir son titre d'architecte et s'être spécialisé pendant deux ans (les mathématiques, la physique, l'histoire et les sciences humaines étant les principales matières), M. Verrot a obtenu son diplôme d'Architecte du Patrimoine en réussissant le concours très restrictif (moins de 15 personnes choisies sur 700 candidats) d'Architecte des Bâtiments de France. A la suite de ce concours, il a été muté en différents lieux de France comme la Corse, Conques, Carcassonne, le Canal du Midi et finalement au Cambodge. Si la situation de cet emploi est plus favorable en France qu'à l'étranger, de rares postes sont ouverts dans divers autres pays, principalement dans les anciennes colonies ou protectorats français.

La Mission du Patrimoine non angkorien où M. Verrot exerce actuellement sa profession existe depuis 2005. Cette Mission fut créée car l'opinion publique khmère ne prêtait attention qu'au temple d'Angkor (le principal site touristique du Cambodge) et négligeait le reste de son patrimoine (pagodes, anciennes bâtisses coloniales et monuments). Cette mission, initiée par la France, relève de la responsabilité de l'Ambassade de France. L'équipe qu'il dirige a été formée en France. Elle est multidisciplinaire car les interventions sur le patrimoine bâti requièrent la coopération de différents corps de métiers comme archéologue, anthropologue et plusieurs architectes. Parfois, viennent s'y rajouter d'autres professionnels tels l'historien, le botaniste, le géophysicien, le chimiste, etc.

En effet, si les examens effectués par l'équipe sont insuffisants, elle fait à eux: des géophysiciens pour avoir plus d'informations sur le sol, des chimistes pour étudier les altérations du temps, etc.

Avant de rénover un édifice, l'équipe identifie les parties du bâtiment qui sont endommagées. Ensuite elle analyse le style de son architecture et reconnaît tous les matériaux utilisés qui sont en mauvais état afin de pouvoir ainsi rénover et/ou reconstruire le bâtiment et ses parties détériorées avec des matériaux identiques et dans le même style architectural afin d'uniformiser l'ensemble. Ensuite, elle rédige une fiche sur laquelle sont inscrits les différents problèmes, leurs causes et les solutions ainsi que le prix des travaux à envisager.

Ce n'est pas toujours la France ou le gouvernement cambodgien qui prennent en charge ces coûts : ce peut être d'autres pays (comme le Japon, la Chine, etc.) ou bien des organisations internationales ou des entreprises privées.

Plan de rénovation du Centre Bophana (© Michel Verrot)-

Au Cambodge, l'équipe de M. Verrot a rénové principalement des édifices à Phnom Penh comme par exemple le Centre Bophana, l'ancienne Banque d'Indochine, le Musée National, quelques éléments du Lycée Descartes, des pagodes ainsi que des anciennes maisons coloniales et non coloniales appartenant à des particuliers. Il a aussi travaillé sur plusieurs parties du site d'Angkor Wat (comme son parc par exemple) et sur le temple de Préah Vihéar. Son équipe a aussi fait de nombreuses expertises sans faire ensuite de rénovations par manque de moyens de la part des particuliers ou par manque de financeurs (pays, entreprises, etc.). Lorsque je me suis enquis sur ses réalisations préférées, M. Verrot m'a répondu que celles qu'il a le plus aimé se trouvent en France : ce sont les églises de Lozère (il a d'ailleurs écrit un ouvrage sur ce sujet intitulé « Églises rurales et décors peints en Lozère »). Il a particulièrement apprécié ces chantiers du fait de son goût pour la rénovation des peintures murales. Les églises de Lozère lui ont permis d'exercer cette passion.

Centre Bophana avant rénovation et maquette de rénovation (© M.Verrot)

Toutefois, au Cambodge, son chantier préféré est le Centre Bophana dont le fondateur, M. Rithy Pan, le cinéaste cambodgien bien connu, lui avait demandé de rénover l'ensemble, y compris le mobilier (il a lui-même dessiné les plans de la plupart des meubles du Centre).

Centre Bophana après rénovation (©Michel Verrot)

Une des galeries du temple de Préah Vihéar (© M. Verrot)

Un autre projet qui l'a beaucoup intéressé a été la création du dossier du temple de Préah Vihéar lorsque ce dernier a été admis au titre de patrimoine mondial. Lors de la création de ce dossier, M. Verrot a dû étudier l'ensemble du temple non seulement pour le restaurer mais aussi pour le protéger des risques du tourisme. A la fin de son inspection du temple, M. Verrot a établi une liste des interventions d'urgences nécessaires. Ce projet l'a beaucoup intéressé parce que cela lui a permis de faire une « vraie enquête » sur l'ensemble du temple.

M. Verrot a utilisé cette métaphore pour me décrire son métier : « Nous sommes plus souvent des médecins de campagne face à une épidémie de grippe qu'un chirurgien dans une opération à cœur ouvert ». C'est en effet le cas puisque ces architectes passent 90% de leur temps à « soigner» des bâtiments atteints par diverses formes de « grippes » et qui ne sont pas dans un état grave ou très abimés. C'est face à des bâtiments très endommagés et dont les matériaux sont très abîmés qu'ils deviennent des « chirurgiens » : leur travail devient alors d'intéressant à vraiment passionnant ; c'est le cas du temple de Préah Vihéar ou des églises de la Lozère.

Nous pouvons conclure que l'objectif principal de l'équipe de M. Verrot est donc la préservation, en les restaurant, des anciens bâtiments qui appartiennent au patrimoine khmer et qui sont la base de sa culture, car une culture ne peut survivre sans ses bases.

Tristan Peschoux (2nde)

Le lycée René Descartes de Phnom Penh (© ASIA)